117e régiment de ligne 1808-1814 - extrait de l'historique du 117e régiment de ligne - Auteur : Durand Charles, major - Editeur : Orléans, imp. De G. Jacob 1875 - Droits : domaine public - numérisé par google - Sources

117e RÉGIMENT DE LIGNE

[1808-1814]

La guerre déclarée au Portugal. Entrée des Français en Espagne.

Le système du blocus continental avait amené **NAPOLÉON**, vers la fin de 1807, à déclarer la guerre au Portugal, allié de l'Angleterre. Après avoir signé avec la cour de Madrid le traité de Fontainebleau et en avoir obtenu, contre la promesse d'une part des dépouilles du Portugal démembré, le libre passage de ses troupes à travers l'Espagne et même la coopération de l'armée espagnole, l'Empereur avait mis en mouvement les trois corps qu'il avait déjà rassemblés sur la frontière des Pyrénées, les deux premiers sous le nom de premier et deuxième corps d'observation de la Gironde, le troisième sous celui de corps d'observation des côtes de l'Océan.

Premier corps d'observation de la Gironde : général Junot.

Le premier corps avait été organisé à Bayonne au moyen des bataillons et des régiments qui formaient les camps de Saint-Lo, de Pontivy et de Napoléon-Vendée, et avait été mis sous les ordres du général **JUNOT** ; il se dirigea sur le Portugal en passant par Vittoria, Burgos, Valladolid, Salamanque, Ciudad- Rodrigo, Alcantara, franchit près de cette ville la frontière portugaise, prit par la droite du Tage, passa à Abrantès et atteignit Lisbonne le 30 novembre, juste au moment où la flotte portugaise mettait à la voile, emmenant au Brésil la famille royale avec toute la cour.

Deuxième corps d'observation de la Gironde : général Dupont.

Le deuxième corps, commandé par le général **DUPONT**, entra en Espagne à la suite du premier ; il avait été formé à Bayonne avec deux bataillons de la garde de Paris, quatre bataillons suisses, un bataillon du 5e léger, un du 47e de ligne, et avec quatorze bataillons tirés des cinq légions de réserve en cours d'organisation à Rennes, Versailles, Lille, Metz, Grenoble. Vers le mois de janvier 1808, ce corps avait été porté à Valladolid et à Ségovie, et était suivi du troisième corps sous les ordres du maréchal **MONCEY**, qui était venu se placer à Vittoria, Burgos et Aranda.
Ce dernier corps, fort de trois divisions organisées primitivement à Metz, Sedan, Nancy, avait été transporté en poste à Bordeaux, d'où il avait été dirigé sur Bayonne, et de là sur l'Espagne. Il était composé de douze régiments provisoires (nos 1 à 12) formés au moyen des dépôts des régiments de la grande armée. De ces dépôts stationnés sur le Rhin l'on avait tiré 48 bataillons de 4 compagnies à 150 hommes chacune ; on avait ensuite réuni quatre de ces bataillons pour former un régiment, puis deux de ces régiments pour former une brigade, et enfin deux brigades pour former une division.
En échelonnant ainsi ses troupes, **NAPOLÉON** se tenait prêt pour les événements qui pouvaient survenir, soit dans le Portugal, soit dans la monarchie espagnole. Les discordes scandaleuses de la famille royale et les intrigues secrètes qu'elle avait nouées avec l'Angleterre l'avaient amené à la pensée du détrônement des Bourbons d'Espagne, lorsque la révolution d'Aranjuez (abdication du roi Charles IV, avènement de son fils Ferdinand VII, chute du prince de la Paix) vint lui offrir l'occasion favorable. **MURAT**, qui était venu prendre le commandement supérieur de toutes les troupes françaises en Espagne, dirigea aussitôt sur Madrid les deux corps **DUPONT** et **MONCEY**, et y entra le 23 mars, bien accueilli des habitants, qui voyaient dans les Français des libérateurs et pas encore des ennemis ; il poussa ensuite le vieux **Charles IV** et son fils à prendre l'Empereur comme arbitre. Attirés ainsi à Bayonne, **NAPOLÉON** leur arracha une double abdication, les retint

prisonniers en leur donnant comme résidences les châteaux de Compiègne et de Valencay, et disposa de la couronne d'Espagne en faveur de son frère Joseph.
Ces événements causèrent une émotion profonde dans toute la Péninsule. Déjà, au 2 mai, la population de Madrid s'était soulevée après avoir égorgé quelques Français isolés ; mais **MURAT** accouru au premier bruit avait donné ses ordres pour une répression prompte et énergique. Pendant que les troupes de **MONCEY**, campées sur les hauteurs de la ville, entraient par toutes les portes à la fois, les bataillons casernés à l'intérieur entamaient vigoureusement la lutte. Après trois heures de combat, les insurgés étaient chassés de toutes leurs positions, laissant plus de 400 des leurs sur le terrain, et l'insurrection se trouva réprimée.
Il n'en fut pas de même dans les parties du pays non occupées par les troupes françaises ; du 20 au 30 mai l'insurrection devint générale dans toutes les provinces, et une junte suprême réunie à Séville déclara la guerre à la France et proclama **Ferdinand VII**.
La situation était critique, et les plus grands efforts furent tentés par **NAPOLÉON** pour réduire ce soulèvement. De nouveaux corps formés de vieux régiments entrèrent en Espagne et opérèrent dans la Catalogne, l'Aragon et la Castille ; le général **DUPONT** fut envoyé vers le sud pour pacifier l'Andalousie, et le maréchal **MONCEY** dirigé avec une partie de son corps sur Valence, où, dans l'ivresse de son triomphe, la populace avait massacré 300 Français.
Parti le 4 juin de Madrid, **MONCEY** se dirigea par Pinto, Aranjuez, Santa-Cruz, Tarancon, Carracosa, Villers-de-Homo sur Cuenca, où il entra le 11 juin. Il séjourna dans cette ville, tant pour faire reposer ses jeunes troupes, pourvoir à ses transports, se procurer des détails sur la route difficile et peu fréquentée qu'il avait à parcourir, que pour attendre des nouvelles du général **CHABRON**, qui devait partir de Barcelone et arriver devant Valence par Tarragone et Tortose. Reparti le 18, **MONCEY** passa par Tortula, Buenache, Minglanilla et arriva le 21 au bord du Cabriel, dont le pont était défendu par plusieurs bataillons ennemis embusqués sur les rochers voisins. La position, défendue avec du canon, était des plus difficiles à forcer ; attaquée de front et tournée en même temps, elle fut cependant enlevée, malgré une résistance des plus vives.
Continuant sa route par Utiel, le maréchal arriva le 24 devant le défilé de Las Cabreras. Ce défilé était réputé inexpugnable et ne pouvait être attaqué de front. Il fut tourné par les soldats du général **HARISPE** qui, après des efforts inouïs et mille combats de détail, parvinrent à conquérir, un rocher après l'autre, les abords de la position et réussirent enfin à descendre sur les derrières des Espagnols. Ainsi menacés dans leur retraite, ceux-ci ne tinrent plus, se débandèrent et abandonnèrent le terrain.
Le maréchal **MONCEY** continua sa route par le Venta de Bunol et Chiva, puis, refoulant chemin faisant une multitude de petits postes disséminés dans la plaine, arriva devant le village de Quarte, qu'il fit enlever par ses troupes, et vint bivouaquer le 27 au soir sous les murs de Valence.
L'attaque fut décidée pour le lendemain. Au point du jour, deux colonnes s'emparèrent des faubourgs et se dirigèrent sur les portes de Quarte et de Saint-Joseph. Ces portes, couvertes par des chevaux de frise et des obstacles de toute nature, et défendues en outre par des milliers d'insurgés postés sur les toits des maisons ne purent être enfoncées ; nos braves jeunes gens s'élancèrent plusieurs fois sous le feu pour arracher les obstacles ; mais, malgré le courage déployé, aucune tentative ne put réussir, et le maréchal dut replier ses troupes. N'ayant pas de grosse artillerie, convaincu que derrière les murs il trouverait les rues barricadées, ayant déjà subi des pertes sérieuses et ayant appris que le général **CHABRON** avait rétrogradé sur Barcelone, **MONCEY** prit la sage résolution d'effectuer sa retraite par la route d'Almansa et d'Albacète.
Après avoir culbuté le 1er juillet quelques insurgés qui voulaient lui barrer le passage du Xucar à Alcira, il traversa également sans difficultés sérieuses, et repoussant partout les insurgés, le défilé d'Almansa, passa par Chincilla, Albacete, San-Clémente, et rentra à Madrid vers le 23 juillet. Il ne devait pas y rester longtemps, car la nouvelle de la catastrophe de Baylen, arrivée le 17 juillet, parvenait en même temps à Madrid, et le roi **Joseph**, épouvanté par cet événement, prenait le

désastreux parti de quitter sa nouvelle capitale, dix jours à peine après y être entré, et donnait ses ordres pour une retraite sur l'Ebre.
Le 2 août, l'armée française commença sa marche rétrograde par la route de Buytrago, Somo-Sierra, Aranda, Burgos et Miranda. Elle s'arrêta sur l'Ebre, la gauche à Tudela, le maréchal **MONCEY** au centre, de Miranda à Logrono, la droite à Bilbao et la cavalerie tenant Burgos.
Les trois mois suivants, août, septembre, octobre, se passèrent en mouvements de troupes et préparatifs de guerre immenses, tant de la part des Français que de la part des Espagnols.
Pensant qu'il ne fallait pas moins d'un renfort de 120,000 hommes si l'on voulait terminer promptement l'insurrection espagnole et jeter à la mer les Anglais qui venaient de faire évacuer le Portugal à la suite de la bataille de Vimeiro, **NAPOLÉON** ordonna à son frère de se borner à réorganiser l'armée, de refaire son matériel et son artillerie, et de bien surveiller l'Ebre en attendant son arrivée.
Déjà un décret du 7 juillet dernier avait décidé que les régiments provisoires seraient convertis en 8 régiments définitifs du nº 113 au nº 120[1]. Ces régiments devaient avoir trois bataillons de guerre en Espagne, un quatrième à Bayonne comme premier dépôt, et un cinquième dans l'intérieur de la France comme second dépôt.
Le 117e de ligne fut organisé à Haro le 21 août, au moyen des 9e et 10e régiments provisoires. Les compagnies qui avaient servi à former ces régiments et qui entrèrent alors dans la composition du 117e furent :
Quatre compagnies de chacun des 8e, 12e, 22e et 45e de ligne ;
Trois compagnies de chacun des 30e et 40e de ligne.
Deux compagnies du 54e de ligne ;
Total 24 compagnies.

Le major **TAILLÉ** eut provisoirement le commandement du régiment, et les bataillons eurent pour chefs les commandants **MATHIS, La PEYROLLERIE, DURAND, BARTHÉLEMY.** Les cadres du 4e bataillon ne furent envoyés à Bayonne que plus tard, après le siège de Saragosse ; le dépôt fut placé à Oléron.
Le régiment continua à faire partie du corps **MONCEY**, qui prit le n°3 dans la nouvelle organisation de l'armée d'Espagne[2] et fut placé dans la 3e division sous les ordres du général **MORLOT**. Les 116e, 117e et 121e de ligne et le 5e léger formaient cette division.
Vers le 20 septembre, à la suite des mouvements des armées espagnoles qui s'étaient avancées d'un côté en Biscaye et de l'autre sur l'Ebre et en Aragon, l'armée française prit une nouvelle position ; la gauche, corps **MONCEY**, à Caparrosa, Alfaro, Milagro et Lodosa ; le centre à Logrono, Nalda et Najera, et la droite à Briviesca, Miranda, Orduna et Bilbao. Plus tard, les mouvements de l'ennemi devenant de plus en plus menaçants, l'armée se concentra encore davantage : le corps **MONCEY**

1 De 1808 à 1813, 44 nouveaux régiments furent ainsi créés.
2 Composition de l'armée d'Espagne (décret impérial du 7 septembre 1808) :
1er corps. Maréchal VICTOR. Venant d'Allemagne.
2e Maréchal SOULT. Ex-corps Bessières. Était déjà en Espagne.
3e Maréchal MONCEY.
4e Maréchal LEFEBVRE. Venant d'Allemagne.
5e Maréchal MORTIER. Venant d'Allemagne.
6e Maréchal NEY. Venant d'Allemagne.
7e Général GOUVION-SAINT-CYR. Déjà en Espagne (Catalogne). Renforcé par deux divisions venant d'Italie.
8e Général JUNOT. Ex-armée du Portugal, rentrée en France par suite de la convention de Cintra.
Réserve de cavalerie : 14,000 dragons, 2,000 chasseurs. Maréchal BESSIÈRES.
Garde impériale : 10,000 hommes. Général WALTHER.

sur la ligne Estella, Tafalla, et le centre sur la rive gauche de l'Ebre, se placèrent de manière à couvrir Pampelune et les débouchés des Pyrénées.
Les forces espagnoles marchaient contre nous en trois grandes masses : l'armée de gauche sous **BLAKE**, réunie dans les provinces du nord, Galice, Léon, Vieille-Castille, Asturies, s'avançait par la Biscaye sur Bilbao ; l'armée du centre sous **CASTANOS**, comprenant les corps andalous qui avaient battu **DUPONT**, les Valenciens et les Murciens, occupait Burgos et bordait la rive droite de l'Ebre depuis Logrono jusqu'à Tudela ; des détachements avaient même franchi cette rivière et avaient poussé jusqu'à Caparrosa et Lerin, pour donner la main à l'armée de droite qui, réunie en Aragon sous les ordres de **PALAFOX**, avait Pampelune pour objectif.
Mais les renforts que recevait à chaque instant l'armée française ne lui permettaient plus de rester sur la défensive, et le 26 octobre, pendant que **NEY** s'emparait de Logrono et repoussait les Espagnols jusqu'à Nalda, le maréchal **MONCEY** les refoulait de l'autre côté de l'Ebre et de la rivière d'Aragon. Lodosa et son pont étaient enlevés par le général **MORLOT**, qui y était descendu d'Estella par Mendavia, avec une colonne de 2,400 hommes fournis par les 117e et 119e de ligne, et le château de Lerin était pris par le 44e de ligne et un régiment de la Vistule.
Quelques jours après, **NAPOLÉON** entrait en Espagne pour diriger lui-même les opérations ; son intention était de percer le centre de l'armée espagnole vers Burgos, et de se rabattre ensuite sur l'une ou l'autre portion, pour les battre successivement ; il prescrivit en conséquence au maréchal **MONCEY** de ne faire aucun mouvement, afin de ne pas donner d'ombrage à **CASTANOS** et à **PALAFOX**, de continuer à occuper l'Ebre de Logrono à Lodosa, et de se tenir prêt à marcher au premier ordre. Après avoir détruit la gauche des Espagnols à Burgos et à Espinosa (11 novembre), **NAPOLÉON** se retourna contre leur droite, qui tenait toujours la rive droite de l'Ebre vers Tudela. Mettant le maréchal **LANNES** à la tête de toutes les forces qu'il avait réunies de ce côté, il lui donna l'ordre de descendre la rivière et de marcher à la rencontre de l'ennemi, pendant que le maréchal **NEY** arrivant de Burgos par Aranda et Soria, devait se porter sur ses derrières et le placer entre deux feux.
Le 21 novembre, toutes les troupes de **LANNES** étaient réunies à Lodosa, sur la rive droite de l'Ebre, et prêtes à se mettre en marche ; le lendemain 22, elles commencèrent leur mouvement dès le matin. Chaque soldat avait dans son sac du pain pour quatre jours ; la cavalerie tenait la tête ; les trois divisions **Maurice MATHIEU, MUSNIER, GRANDJEAN,** formant la gauche le long de l'Ebre, allèrent coucher à Alfaro ; les deux divisions **MORLOT** et **LAGRANGE** couchèrent à Corella.
Le jour suivant, 23 novembre, l'armée se remit en marche dès trois heures du matin et vint se heurter quelques heures plus tard contre les Espagnols en position ; les Aragonais de **PALAFOX**, s'appuyant à l'Ebre, occupaient les hauteurs en avant de Tudela, et **CASTANOS** avait sa droite en avant de Cascante, tandis que sa gauche s'étendait jusque vers Tarazona. **LANNES**, après avoir reconnu les positions, fit attaquer la gauche ennemie par la division **Maurice MATHIEU,** gardant les autres divisions en réserve. L'ennemi, bien posté, défendit le terrain avec acharnement, en se servant habilement de son artillerie ; il disputa chaque mamelon l'un après l'autre ; après deux heures de combat cependant, il fut contraint de rétrograder sur Tudela. Le combat ne présentant plus de doute de ce côté, le maréchal **LANNES** lança sur le centre ennemi la division **MORLOT**. Les obstacles du terrain, qui étaient nombreux, présentèrent à cette division plus d'une difficulté à vaincre ; remplie de troupes jeunes et ardentes, elle les surmonta, tout en perdant toutefois près de 400 hommes, et rejeta les Espagnols sur Tudela. Ce fut dès lors une déroute générale ; culbutés de deux côtés sur la ville, les Espagnols s'enfuirent dans un affreux désordre, abandonnant leurs morts, leurs blessés et leur artillerie. Lançant à leur poursuite, sur la route de Saragosse, les divisions **Maurice MATHIEU, GRANDJEAN** et **MORLOT, LANNES** se retourna avec les deux divisions qui lui restaient sur la gauche espagnole que son chef amenait en ligne vers Cascante. Contenue

d'abord par les dragons, elle fut bientôt culbutée par les vieux régiments de la division **LAGRANGE** et rejetée sur Borja. A la fin de la journée, de ce côté aussi la déroute était complète et l'ennemi vivement poursuivi sur la route de Madrid.
Quarante canons, 7 drapeaux et 3,000 prisonniers étaient tombés entre nos mains.
Le 117e prit une part glorieuse à cette bataille ; il avait été brillamment conduit par son colonel, le colonel **ROBERT**, qui, nommé depuis la veille, avait été reçu le matin et avait pris le commandement sur le champ de bataille. Le régiment est cité dans le rapport comme ayant enlevé à la baïonnette un mamelon occupé par des forces ennemies très-supérieures, et plus tard le village de Cascante. Les grenadiers du 1er bataillon sont également cités pour avoir pris une pièce de canon.
Continuant la poursuite sur la route de Saragosse, le maréchal **MONCEY** atteignait le 25 Alagon ; mais le manque de vivres l'empêcha de pousser plus loin. Rejoint quelques jours après par le maréchal **NEY** qui, retardé dans sa marche, n'avait pu arriver à temps sur le champ de bataille de Tudela et avait ainsi laissé échappé **CASTANOS**, il se porta de nouveau en avant, et le 30, dans l'après-midi, les troupes françaises parurent en vue de Saragosse. Les mouvements pour former le blocus sur les deux rives de l'Ebre étaient commencés, lorsque **NEY** reçut de l'Empereur l'ordre de se remettre à la poursuite des débris de l'armée de **CASTANOS**.
N'ayant plus, par suite de ce départ, que trois divisions d'un effectif très-faible, **MONCEY** ne se crut pas assez fort pour rester sous les murs de cette ville qui, avec l'armée d'Aragon qui s'y était réfugiée après Tudela, et avec une population pleine de bravoure et augmentée par les paysans armés des environs, se disposait à une résistance dont l'histoire offre peu d'exemples. Il revint le 2 décembre à Alagon, et, attendant l'arrivée du 5e corps, maréchal **MORTIER**, dont on lui annonçait la marche vers Saragosse, il profita du séjour qu'il était forcé d'y faire pour y réunir un équipage de siège de 60 bouches à feu approvisionnées à 200 coups, une grande quantité d'outils, de sacs à terre, de gabions, etc., et pour y établir des magasins, des hôpitaux, des manutentions.
Le 19 décembre, les deux maréchaux ayant fait leur jonction et concerté leurs opérations, mirent leurs troupes en mouvement sur trois colonnes.
La première colonne, composée du 3e corps, de l'artillerie et du génie, s'avança par la rive droite du canal d'Aragon ; la seconde, formée de la division **SUCHET** du 5e corps, marcha entre le canal et l'Ebre ; la troisième, formée par la division **GAZAN** également du 5e corps, passa l'Ebre à Tauste et marcha sur Zuera. Des forces suffisantes furent laissées en arrière à Alagon et à Tudela, pour garder les magasins, conserver les communications et former des colonnes mobiles[1].
Le 20 décembre, l'on parut en vue de Saragosse ; la division **SUCHET** se porta à Saint-Lambert et la division **GAZAN** à Zuera et Villanueva. Le maréchal **MONCEY** s'avança jusqu'à la Huerba, que la division **GRANDJEAN** traversa pour tourner le mont Torrero ; la division **MORLOT** resta sur

---

1 Composition des 3e et 5e corps au siège de Saragosse :
Maréchal LANNES, commandant supérieur à partir du 21 janvier 1809.
3e CORPS. Maréchal MONCEY, remplacé par le général JUNOT à partir du 30 décembre.
1re division. Général GRANDJEAN. 14e, 44e de ligne, 2e et 3e de la Vistule.
2e Général MUSNIER. 114e, 115e de ligne, 1er de la Vistule.
3e Général MORLOT. 5e léger, 116e, 117e et 121e de ligne.
Le 117e a 4 bataillons et 1,532 hommes présents.
Trois bataillons du 121e sont détachés à Tudela.
Cavalerie : 4e hussards, 13e cuirassiers.
5e corps. Maréchal MORTIER.
1re division. Général SUCHET. 17e léger, 34e, 40e, 64e, 88e de ligne.
2e Général GAZAN. 21e et 28e légers, 100e et 103e de ligne.
Cavalerie : 10e hussards, 21e chasseurs.
Artillerie. Général DEDON.
Génie. Général LACOSTE.

les hauteurs de la rive gauche de ce ruisseau, en face des grandes écluses, et la division **MUSNIER** forma la réserve.
Saragosse, qui déjà une première fois, du 15 juin au 14 août précédent, avait résisté avec la plus grande énergie à tous nos efforts, et dont le siège avait été levé à la suite de l'évacuation de Madrid, avait mis le temps à profit pour compléter ses défenses. Une enceinte irrégulière, mais très-forte, avait été organisée autour de la ville ; elle se composait d'une série de couvents solidement bâtis, transformés en véritables forteresses et reliés entre eux par une muraille terrassée, d'une tête de pont sur la Huerba, et d'une partie du lit de ce ruisseau profondément encaissé. Au dedans de cette enceinte, tout avait été préparé pour une défense à outrance : les rues avaient été coupées, les portes et les fenêtres bouchées et barricadées, les maisons crénelées et percées intérieurement pour communiquer de l'une à l'autre. Le faubourg situé sur la rive gauche de l'Ebre avait également été fortifié de la même manière. Les Espagnols avaient en outre des défenses extérieures ; ils occupaient le mont Torrero, qu'ils défendaient au moyen d'une redoute et de quelques batteries, et la ligne du canal d'Aragon où se trouvait une tête de pont couvrant les grandes écluses.
L'attaque de ces positions eut lieu le 21 novembre. La division **GRANDJEAN** à droite aborda le mont Torrero de front avec une brigade, pendant que l'autre brigade traversait le canal au Barranco de la Muerte, venait se placer entre le canal et la ville, et forçait les défenseurs à se retirer. Au centre, la division **MORLOT** attaqua la tête du pont des grandes écluses ; une de ses colonnes suivit le ravin de la Huerba, passa sous le canal et vint prendre la tête de pont par derrière. L'ouvrage fut bientôt abandonné, et l'on y trouva trois pièces de canon.
Le général **MORLOT** lança ses troupes à la poursuite des Espagnols, et les grenadiers des 2e et 3e bataillons du 117e enlevèrent de vive force le poste de la Maison-Rouge, à 600 mètres environ de l'enceinte. La division **SUCHET** appuya ce mouvement en s'avançant entre le canal et l'Ebre, et en refoulant devant elle tous les postes ennemis. Sur la rive gauche, la division **GAZAN** avait également rejeté l'ennemi dans le faubourg ; mais trop faible pour en faire l'investissement, elle s'arrêta au Gallego. A la fin de la journée, l'investissement était complet sur la rive droite, et formé par la division **GRANDJEAN**, placée à cheval sur la route de Valence, et appuyant d'un côté à l'Ebre et de l'autre au mont Torrero ; ensuite par la division **MUSNIER**, qui occupait les avenues conduisant de la ville au Torrero, et avait sa gauche à la Huerba ; puis par la division **MORLOT**, qui était placée en avant des grandes écluses, barrant la route de Madrid et appuyant sa droite à la Huerba et sa gauche à la division **SUCHET**, qui achevait l'investissement jusqu'à l'Ebre.
Les journées des 22 et 23 se passèrent en combats partiels avec nos avant-postes. Quelques jours après, le général **JUNOT** vint prendre le commandement du 3e corps, en remplacement du maréchal **MONCEY**, qui recevait une autre destination, et la division **SUCHET** alla se porter à Calatayud, afin d'empêcher toute tentative des Espagnols pour venir au secours de la ville. La division **MORLOT** dut, par suite de ce mouvement, occuper tout le terrain entre la Huerba et l'Ebre ; pour renforcer cette ligne, l'on reconnut l'emplacement de trois redoutes auxquelles l'on travailla aussitôt.
Trois attaques furent adoptées. Celle de gauche contre le château de l'Inquisition fut confiée à la division **MORLOT** ; ce point était l'un des plus forts de la place, et ce fut plutôt une diversion qu'une attaque réelle ; celle du centre, dirigée contre la tête du pont et le couvent de Santa-Engracia, fut confiée à la division **MUSNIER** ; et celle de droite contre le couvent de Saint-Joseph, et la plus sérieuse des trois, fut confiée à la division **GRANDJEAN**.
La première parallèle fut ouverte par 2,200 travailleurs dans la nuit du 29 au 30 décembre, à une distance moyenne de 330 mètres de l'enceinte. Le 31, l'ennemi fit une sortie générale sur tous les points ; mais après quelques faibles avantages, il fut forcé de se retirer. Malgré le feu très-vif d'artillerie et de mousqueterie que les Espagnols firent continuellement contre nos travailleurs, l'on commença les cheminements en avant, et le 2 janvier l'on ouvrit la seconde parallèle ; les jours

suivants furent employés à construire les batteries, perfectionner les cheminements et travailler aux redoutes de la 3e division.
Le 10 janvier, 32 pièces étaient en batterie et ouvrirent le feu contre le couvent Saint-Joseph et la tête du pont ; le 11, les brèches permettaient de donner l'assaut au couvent, qui était enlevé par les troupes de la division **GRANDJEAN**, après une action des plus énergiques. Le 15, la tête du pont fut à son tour enlevée par le 1er de la Vistule, et dans la nuit on combla le fossé, et l'on retourna le parapet.
Du 16 au 21, nos batteries redoublèrent leur feu contre la ville et contre les murailles, et l'on entreprit les travaux nécessaires pour franchir la Huerba. Le 21, une sortie vigoureuse eut lieu contre les attaques du centre et de gauche ; les premiers postes furent culbutés ; mais l'arrivée des gardes de tranchée et des réserves força l'ennemi à rentrer dans la place.
Malgré les progrès journaliers de l'attaque, l'armée assiégeante se trouvait dans une position critique. Tout l'Aragon était soulevé, et les villages mêmes les plus voisins des camps avaient pris les armes et empêchaient leur ravitaillement. Les convois n'arrivaient qu'avec les plus grandes difficultés, et les soldats n'avaient qu'une ration incomplète de pain, rarement de la viande ; leurs effets d'habillement et de chaussure se trouvaient dans l'état le plus déplorable ; 1,200 avaient déjà succombé aux fatigues et au feu, et plus de 10,000 se trouvaient dans les hôpitaux. Des 1,532 hommes que le 117e avait présents au commencement du siège, il n'en restait plus que 965.
Le 21 janvier, le maréchal **LANNES** vint prendre le commandement supérieur des 3e et 5e corps. Il prit ses dispositions pour dissiper les bandes qui venaient affamer nos troupes et donna des ordres pour que la division **GAZAN**, qui jusqu'ici n'avait fait qu'observer et bloquer le faubourg, en commençât l'attaque en règle. La division **SUCHET** fut rappelée, et après avoir laissé un de ses régiments, le 40e de ligne, pour appuyer la division **MORLOT**, elle fut portée sur la rive gauche de l'Ebre, alla culbuter à Licinena un corps de 8,000 hommes qui arrivait au secours des assièges et vint se placer en observation à Villamayor, sur la route de Lerida. Sur la rive droite, un détachement fut poussé jusqu'à Alcaniz, s'en empara et l'occupa, pour surveiller les routes de Valence et de Tortose.
Le même jour, 21 janvier, une colonne de 400 hommes vint attaquer le poste de la Maison-Rouge occupé par le 5e léger. L'officier qui y commandait se défendit avec vigueur et donna le temps à quelques compagnies d'élite de la division de venir à son secours. Dans la nuit du 22 au 23, une nouvelle sortie fut faite sur les trois attaques ; au centre elle parvint dans une batterie, y encloua deux pièces et rentra en laissant toutefois 30 prisonniers aux mains des gardes de tranchée.
Le 24, les redoutes de la 3e division étaient terminées, et l'on reprit les cheminements du château, suspendus après l'achèvement de la troisième parallèle.
Le 26, l'on avait franchi la Huerba sur trois points et mis toutes les batteries en état de rouvrir le feu. Au jour, 50 bouches à feu tonnèrent contre la ville, firent taire la plus grande partie des pièces de l'ennemi et ouvrirent trois brèches à l'enceinte. Le 27 au matin, le feu continua, et vers onze heures les brèches paraissant praticables, **LANNES** donna ses ordres pour l'assaut. Toute l'armée prit les armes, et trois colonnes, formées par les 1re et 2e divisions qui les suivaient derrière en réserve, furent rassemblées dans les tranchées pour l'attaque des brèches. La division **MORLOT** prit position à la Maison-Rouge pour repousser les sorties et faire une fausse attaque sur la ville, entre la tour d'El-Pino et le couvent des Trinitaires. Le 40e de ligne et le 13e cuirassiers à l'extrême gauche firent face au château de l'Inquisition.
La première colonne, malgré des efforts de bravoure, ne put dépasser la brèche et dut se contenter d'y pratiquer un logement. La seconde fut plus heureuse ; elle parvint dans l'intérieur de la ville et réussit à occuper et à se maintenir dans onze maisons aux alentours de la brèche. La troisième parvint également, après avoir escaladé la brèche, à s'emparer, malgré un feu terrible de mousqueterie et de mitraille, du couvent de Santa-Engracia et de quelques maisons qui se trouvaient

derrière. Un événement imprévu était venu augmenter nos succès de ce côté. Le 115e de ligne de la division **MUSNIER** et le 5e léger de la division **MORLOT**, placés depuis le commencement de l'action dans les tranchées les plus voisines de l'enceinte, avaient eu à supporter le feu de l'artillerie des remparts. Voyant les Espagnols se retirer devant la marche impétueuse de la troisième colonne, ces régiments n'avaient pu contenir leur ardeur ; ils s'étaient lancés sur les murailles, les avaient escaladées par les embrasures, s'étaient répandus le long de l'enceinte, y prenant les 15 pièces de canons qui la garnissaient, et étaient arrivés au couvent des Trinitaires, dont ils avaient chassé les Espagnols. Ils s'y étaient maintenus, malgré tous les efforts d'une populace furieuse qui, du haut des maisons voisines, fusillait nos soldats à bout portant et qui, avec ses canons, perça même les murailles en plusieurs endroits. Cette journée nous coûtait 186 tués et 593 blessés.

Comme la plus grande partie de l'enceinte se trouvait occupée, l'on fit cesser la fausse attaque du château, et la division **MORLOT**, tout en restant en observation de ce côté, employa ses travailleurs à retrancher le couvent des Trinitaires et y mit un fort poste. Les divisions **MUSNIER** et **GRANDJEAN** continuèrent contre la ville les attaques du centre et de la droite, et la division **GAZAN**, à qui l'on envoya une partie de l'artillerie de siège, poussa activement ses travaux contre le faubourg.

Après cet assaut commença pour les assiégeants cette guerre de maisons qui distingua particulièrement le siège de Saragosse. Cheminant à la sape et à la mine, faisant sauter les pans de mur pour s'ouvrir des brèches, renversant même quelquefois des édifices entiers pour engloutir les défenseurs sous les décombres, ils durent s'avancer pied à pied, faire le siège de chaque maison, les conquérir étage par étage, s'abordant à la baïonnette ou se fusillant à bout portant. Dans ces combats de détail qui nous coûtaient par jour une centaine de tués ou de blessés, nos soldats, grâce à leur intelligence et à leur hardiesse, eurent presque toujours l'avantage.

L'ennemi, de son côté, montra dans la défense le plus grand acharnement ; opposant les contre-mines à nos travaux souterrains, mettant même le feu aux maisons pour nous empêcher d'avancer, revenant avec audace à l'attaque des positions perdues, les reprenant quelquefois, il bouleversait à chaque instant nos travaux et ne nous permit que des progrès d'une lenteur excessive et toujours chèrement payés.

Le 28 janvier, vers deux heures de l'après-midi, les Espagnols, après avoir inquiété toute la matinée les travailleurs par une vive fusillade, s'élancèrent de nouveau sur le couvent des Trinitaires, occupé par deux bataillons du 117e. Un moment de confusion eut lieu, et l'ennemi commençait à pénétrer dans le couvent, lorsque le colonel **ROBERT** accourut, rétablit l'ordre par sa présence et repoussa les Espagnols. Deux jours après, ils recommencèrent le feu avec des pièces de gros calibre, parvinrent à faire brèche dans l'un des murs et se présentèrent pour donner l'assaut. Mais la division **MORLOT** avait pris les armes et était arrivée au secours du 5e léger, de garde ce jour-là ; les assaillants furent repoussés.

La lutte continua ainsi jusqu'au 20 février, longue, acharnée, au milieu d'un bruit épouvantable produit par un bombardement continuel, les explosions de mines, l'écroulement des édifices, les cris des combattants et la fusillade engagée sur tous les points.

Le 7 février, la division **GAZAN** emporta d'assaut le couvent de Jésus, attenant au faubourg.

Le 18, les deux attaques de droite et du centre étaient arrivées sur le Cosso. Pendant qu'à celle de droite on se préparait à faire sauter le grand bâtiment de l'Université formant la tête de cette large voie intérieure, et qu'à celle du centre l'on minait pour passer par dessous, toute l'artillerie tonnait contre le faubourg et contre un couvent qui couvre l'entrée du pont de ce côté. Vers midi, quatre brèches étaient ouvertes, et les colonnes s'élancèrent à l'assaut. Du couvent elles se précipitèrent sur le pont pour couper la retraite aux défenseurs ; un combat corps à corps s'engagea ; une partie parvint à passer, et le reste dut mettre bas les armes et nous livrer le faubourg.

En même temps, dans la ville, l'Université sautait sous la charge de 3,000 livres de poudre et était occupée par les troupes de la division **GRANDJEAN**.
Le courage et la confiance des Espagnols commençaient cependant à s'ébranler, la prise du faubourg, de sa garnison et nos progrès des deux derniers jours dans l'intérieur de la ville ne leur laissant plus aucun espoir de salut. Le 21 février la junte proposa de capituler ; elle dut se rendre à discrétion : 1,200 hommes, tout ce qui restait de la garnison de 31,000 défilèrent devant l'armée dans un état qui faisait pitié. L'on trouva dans la ville 92 bouches à feu ; 53 étaient tombées en notre pouvoir dans le courant du siège, et l'on prit 21 drapeaux. Les pertes pour l'infanterie du 3e corps dépassaient 3,000 tués ou blessés ; celles des Espagnols étaient énormes. Des 100,000 habitants, soldats et réfugiés, qui se trouvaient dans la ville au début du siège, 54,000 avaient péri par le fer, le feu ou les maladies.
Les 116e et 117e de ligne furent chargés de conduire les prisonniers espagnols à Bayonne par la route de Sanguesa et de Pampelune. Les cadres du 4e bataillon restèrent à Bayonne, et les soldats de ce bataillon furent versés dans les trois autres.
Au moment où ces deux régiments allaient partir de Bayonne pour rejoindre le 3e corps dans l'Aragon, un ordre de Madrid les détacha momentanément de ce corps et les dirigea par Burgos sur Valladolid ; ils devaient y former, sous les ordres du général **KELLERMANN** qui commandait la Vieille-Castille, et avec quelques troupes tirées des postes voisins, une colonne expéditionnaire chargée d'aller rouvrir les communications avec le maréchal **NEY** qui opérait dans la Galice, et dont on n'avait aucune nouvelle depuis plus d'un mois. La réunion des troupes demanda beaucoup de temps, et ce ne fut que le 27 avril que le général **KELLERMANN** put partir d'Astorga, à la tête de 7,000 à 8,000 hommes. Le 29, il arriva à Villafranca, et le 2 mai à Lugo, où il rejoignit une division du 6e corps. Pendant sa marche, il n'avait eu affaire qu'à quelques bandes postées à l'entrée et à la sortie des défilés, mais n'opposant aucune résistance sérieuse.
Quelques jours après, les 116e et 117e, instamment réclamés par le 3e corps qui se trouvait seul en Aragon (le 5e corps était parti à la fin d'avril pour Burgos et Valladolid), furent remis en route et dirigés sur Saragosse. Ils arrivèrent à Alagon le 14 juin et y reçurent dans la nuit des ordres du général **SUCHET**, commandant en chef le 3e corps depuis le 19 mai, leur prescrivant d'accélérer leur rentrée pour le lendemain, afin d'appuyer les troupes qui allaient livrer bataille.
De graves événements s'étaient en effet passés en Aragon pendant l'absence de ces deux régiments. Le 3e corps, faible et peu nombreux par suite des pertes qu'il avait éprouvées au siège de Saragosse, et des détachements qu'il avait fournis depuis cette époque, avait beaucoup perdu par l'éloignement du 5e corps et s'était trouvé hors d'état, à la fin de mai, de garder la ligne de Barbastro à Alcaniz, le long de la Cinca et de la Guadalope, ligne sur laquelle se trouvait établie la 1re division. Attaquée par l'armée espagnole que **BLACKE** avait réussi à reformer sur les frontières de Valence, le général **SUCHET** avait dû quitter ses positions à la suite d'échecs subis près de Monzon et devant Alcaniz, et avait battu en retraite jusque sous Saragosse, où il avait pris position le 30 mai. Par bonheur, **BLACKE** ne profitant pas de ses premiers avantages, lui laissa le temps de concentrer ses forces sur ce point, de réorganiser ses troupes démoralisées par les derniers événements, de s'occuper avec détail de tous leurs besoins, et de leur rendre la confiance et de l'ardeur à combattre.
Le 13 et le 14 juin, les Espagnols ayant occupé Botorita et passé la Huerba, le général **SUCHET** se décida à accepter la bataille pour le lendemain. Le 15 juin, pendant que **BLAKE** se déployait avec assez de lenteur en avant du village de Maria, appuyant sa droite à la Huerba, les Français prenaient position sur les hauteurs en face. Le général en chef ne se pressa point d'engager l'action ; il ne chercha d'abord qu'à gagner du temps et se borna à faire soutenir un feu de tirailleurs par deux de ses régiments. Vers midi, ayant appris que le colonel **ROBERT** arrivait avec les 116e et 117e à hauteur de Saragosse, il lui envoya l'ordre de se porter, sans faire halte, sur le champ de bataille vers le couvent de Santa-Fé, pour servir de réserve. A deux heures, l'ordre d'attaquer fut donné ; les deux

armées s'ébranlèrent presque en même temps. La gauche ennemie s'étendant pour nous déborder, et ce mouvement secondant parfaitement les vues du général en chef, **SUCHET** fit engager l'affaire à fond sur ce point, ainsi que sur le centre, et vint ensuite prescrire à sa cavalerie de faire une charge rapide sur la droite ennemie, de l'enfoncer et d'enlever le pont de Maria. Cette manœuvre, exécutée par le 4e hussards et le 13e cuirassiers avec la promptitude de l'éclair, fut décisive, et les Espagnols, après avoir cependant encore fait quelques tentatives de résistance, durent se disperser dans les ravins où, à la faveur de la nuit et d'un orage violent, ils échappèrent à notre poursuite ; 23 canons, 3 drapeaux tombèrent en notre pouvoir, et notre perte était de 600 à 700 tués ou blessés.
L'armée française se mit le lendemain à la poursuite de l'armée espagnole qui, ralliée sur la rive gauche de la Huerba, se retirait par Puebla d'Alberton, et le 18 au matin les deux armées se trouvèrent de nouveau en présence à Belchite.
L'ennemi avait pris position sur les hauteurs de Belchite ; tout le terrain en avant de son front et du centre principalement était garni d'oliviers, coupé de fossés et de canaux d'irrigation qui en rendaient l'accès difficile. **SUCHET** jugea suffisant de faire observer le centre par les 116e et 117e de ligne ; il dirigea la brigade **HABERT** et le 13e cuirassiers, pour tourner de loin la droite ennemie entre Codo et Belchite, et forma l'attaque principale contre la gauche avec les troupes du général **MUSNIER**. L'action s'engageait avec vivacité de part et d'autre, lorsque notre artillerie ayant dirigé son feu sur le parc ennemi, réussit à faire sauter plusieurs caissons. La terreur se mit alors dans les rangs espagnols ; la fuite d'un bataillon entraîna le reste ; les deux ailes et le centre se précipitèrent à travers Belchite et prirent la fuite en désordre dans les plaines qui s'étendent au-delà. 2,000 prisonniers, 9 pièces de canon, les dernières de l'armée espagnole, 1 drapeau, tombèrent en notre pouvoir.
Le lendemain, les Français se mirent à la poursuite de l'ennemi et occupèrent Calanda, Alcaniz, Caspe ; des colonnes furent dirigées dans toutes les directions. Le 23 juin, le général en chef avec la 3e division traversa l'Ebre à Caspe, fit reconnaître les environs de Méquinenza, échangea quelques coups de fusil avec sa garnison, passa la Cinca à Praga et prit possession du fort de Monzon. Une reconnaissance fut aussi poussée sur Lérida, dont le gouverneur effrayé se renferma dans ses murs.
A la suite de ces opérations, la 3e division sous les ordres du général **HABERT** resta sur les bords de la Cinca. Elle fut chargée de marcher contre les bandes d'insurgés qui, de plus en plus fortes, de plus en plus hardies, de plus en plus nombreuses, occupaient les montagnes de l'Aragon et de la partie ouest de la Catalogne, venaient à tout moment interrompre nos communications, menacer nos camps ou nos cantonnements, et entretenaient avec nos troupes cette guerre de partisans si connue sous le nom de guerre de guérillas.
Dans le courant de juillet, le 19, le général **HABERT** tombe à l'improviste sur la bande de **PERENA**, vers Barbasteo, et la disperse. Le 117e opère vers Naval et vers Médianos. L'ennemi conservait près de cette ville des correspondances dangereuses au moyen d'une barque établie sur la rive gauche de la Cinca, au lieu appelé Casa de la Barca. Le colonel **ROBERT** charge le 2e bataillon d'intercepter ces communications et de brûler cette barque. A cet effet, le commandant **DURAND** y conduit son bataillon et prend les dispositions nécessaires ; l'ennemi s'obstine cependant à garder sa position, lorsque les tambours **MAUBRUN** et **THOMÉ**, les voltigeurs **MATHIEU** et **LÉGER** se jettent à la nage, et, malgré le courant rapide de la Cinca et le feu des Espagnols, enlèvent la barque et la ramènent de notre côté, où on la brûle.
Deux mois plus tard, **RENOVALÈS** ayant rallié un grand nombre de bandes, vint se poster près de nos lignes entre la Cinca et la Noguera. Le général **HABERT** eut ordre de l'attaquer ; il se porta sur Fons le 23 septembre. Le colonel **ROBERT**, en marchant à l'ennemi, eut besoin d'employer un stratagème pour le faire sortir d'une position inattaquable. Après quelques faibles tentatives, il finit par se retirer et attirer les insurgés à sa poursuite ; puis, se retournant avec rapidité, il les atteignit et

en culbuta le plus grand nombre. Le général en chef, dans l'ordre du jour de l'armée, témoigna au 117e sa satisfaction de sa belle conduite dans cette affaire.
De nouvelles opérations faites en octobre donnèrent lieu à diverses actions ; l'une des plus remarquables, et dont l'honneur revient au commandant **La PEYROLLERIE** du 117e, est celle de Roda, du 12 octobre. Un parti de Catalans et d'Aragonais s'était avancé vers Grauss, où se trouvait un bataillon de chasseurs de l'Ariège sous les ordres du commandant **DESHORTIES**. Envoyé sur ce point avec son bataillon, le commandant **La PEYROLLERIE** se porta au devant de l'ennemi en remontant la rivière d'Isavena ; il le rencontra au village de Roda. Le faisant attaquer sur ses flancs par deux colonnes aux ordres du commandant **DESHORTIES** et du capitaine **GRESSART**, il marcha lui-même contre le centre, à la tête d'un bataillon soutenu par deux obusiers de montagne. Les insurgés, prévenant cette attaque, descendent des hauteurs qu'ils occupent et se jettent avec impétuosité sur les tirailleurs qui précèdent les colonnes ; mais quelques obus lancés sur cette masse désordonnée et une charge à la baïonnette l'arrêtent dans son élan. Les Espagnols, mis en déroute, laissent 40 morts sur le terrain ; le lieutenant **COUTANCEAU** enlève leur drapeau, et ils sont menés tambour battant jusqu'à deux lieues plus loin. Le lendemain, le commandant **La PEYROLLERIE** alla prendre position au-delà de Benanza et de Calvera ; mais dès que les feux de bivouac furent allumés, il reconnut que les insurgés réunissaient des forces considérables et qu'il était entouré de toutes parts comme dans un piège, au milieu des défilés nombreux qu'il avait devant et derrière lui. Il prit aussitôt sa détermination. Persuadé que des troupes irrégulières sont peu capables de vigilance et de sang froid dans les ténèbres, il résolut de s'ouvrir un passage en forçant à la baïonnette, sans tirer un coup de fusil, la ligne ennemie qui lui fermait la retraite. A deux heures du matin, il prend les armes en silence, forme sa troupe en colonnes, lance en avant-garde quatre compagnies de chasseurs de l'Ariège, qui fraient la route en surprenant et en culbutant les Espagnols. L'épouvante se répand parmi eux jusqu'à une certaine distance ; dans leur premier effroi, ils fuient au lieu de se rallier, et la colonne passe et s'éloigne avec rapidité, sans perdre un seul homme. Le commandant **La PEYROLLERIE** ramena à Grauss toute sa troupe. Le capitaine **GRESSART** et le lieutenant **COUTANCEAU** furent cités à l'ordre du jour de l'armée, et le commandant **La PEYROLLERIE,** pour la brillante conduite qu'il avait montrée dans quelques engagements précédents, et notamment à cette affaire de Roda, fut nommé colonel. Benavarre.
Le régiment avait eu en même temps à soutenir quelques engagements, le 13 à Benavarre, le 14 à Lascuar. Le 19 novembre, il eut également une affaire à Calusson, et le 1er décembre une autre beaucoup plus importante à Alfarras, sur les rives de la Noguera. Dans cette journée, le colonel **ROBERT** conduisait le régiment. Déployant toujours la même valeur, il chassa l'ennemi des hauteurs qu'il occupait, lui tua beaucoup de monde, et s'empara d'une grande quantité d'armes et de munitions. L'adjudant-major **DORA** fut cité à l'ordre du jour pour avoir fait mettre bas les armes à 18 hommes.
Le 24 janvier 1810, le régiment eut une nouvelle affaire à Alfarras.
A la fin de ce même mois, le 117e rentra à Saragosse, où le 13 février on lui distribuait ses aigles sur le Cosso. Le colonel **ROBERT** partit ensuite pour Monzon et Barbastro, avec les deux premiers bataillons ; le troisième resta à Saragosse.
Quelques jours après, le général **SUCHET** reçut l'ordre d'entreprendre une expédition sur Valence. L'armée du Midi, qui opérait en Andalousie, devait aider le mouvement en envoyant un détachement sur Murcie. Deux colonnes furent formées, l'une forte de 12 bataillons, à Teruel, sous les ordres du général en chef, l'autre à Alcaniz, sous les ordres du général **HABERT**, qui arriva de Monzon et de Caspe avec six bataillons de sa division. Le 3e bataillon était venu de Saragosse rejoindre le régiment à Caspe.
Cette dernière colonne se mit en route le 27 février, après avoir traversé des cols couverts de neige, arriva à Morella, où elle culbuta un corps de 4,000 Espagnols ; elle continua sa marche par San-

Mateo, Cabanès, Castillon de la Plana, Nulès, et fit sa jonction le 3 mars avec le général **SUCHET**, à Murviedro, petite ville bâtie au pied de l'antique Sagonte. Le général en chef était arrivé de Teruel par Alventosa, Las Baracas, Segorbe, et avait été obligé, de son côté, de livrer plusieurs combats pour se frayer le passage.

Murviedro n'est qu'à quatre lieues de Valence. Le général **HABERT** prit la tête de l'armée et arriva bientôt devant la ville. Pendant que les deux premiers bataillons du 117e concourent à l'attaque et à la prise du faubourg de Serranos, le 3e bataillon, sous les ordres du commandant **MATHIS**, est envoyé au port appelé le Grao et s'en empare, ainsi que des magasins de marchandises anglaises et espagnoles qui s'y trouvent. Au soir, tous les postes extérieurs étaient refoulés, et l'armée française occupait la rive gauche du Guadalviar ; mais trop peu nombreuse et manquant d'artillerie de siège, elle ne pouvait ni investir ni attaquer cette grande place ; elle dut se contenter d'y lancer quelques boulets. Elle resta ainsi cinq jours, tiraillant constamment avec la garnison, et n'obtenant d'autres résultats que de faire démasquer sur tous les points de l'enceinte une artillerie formidable. Le 3e bataillon se maintint dans le Grao, malgré tous les efforts de l'ennemi par terre et par mer pour l'en débusquer.

Les sommations étant restées sans effet, et le mouvement annoncé sur Murcie n'ayant pas eu lieu, le général **SUCHET** ne voulut pas prolonger son séjour devant Valence et prit le parti de rejoindre l'Aragon.

Le 10 mars, au commencement de la nuit, l'armée leva son camp et reprit, réunie en une seule colonne, la route de Segorbe et de Teruel, qui était déjà menacée ou interceptée par des postes ennemis. A leur retour, les troupes furent de nouveau dispersées dans l'Aragon, et la division **HABERT**, qui avait été dirigée sur Saragosse, se porta de cette ville sur la Cinca, d'où elle était partie un mois auparavant.

L'ordre arrivait en même temps de Paris au général **SUCHET** d'entreprendre le siège de Lérida. Pendant que l'on réunissait à Monzon le matériel destiné au siège, le général **HABERT** fut chargé de nettoyer le pays entre la Cinca et le Sègre. Il se porta le 4 avril devant Balaguer, poste sur le Sègre, entouré d'anciennes fortifications, défendu par quatre bataillons espagnols sous les ordres de **PERENA**, et important à posséder à cause de son pont de pierre. **PERENA** parut d'abord disposé à combattre ; mais informé du passage du Sègre à Camarassa par le colonel **ROBERT** à la tête du 117e, et craignant de se voir attaqué par les deux rives, il se retira précipitamment sur Alcoletge, passa ensuite la rivière au pont de Lérida, et revint prendre position à Corbino, derrière la Noguera.

Peu de jours après, le général en chef, après avoir laissé à sa 1re division le soin de couvrir l'Aragon pendant le siège[1], portait, le 20 avril, son quartier général à Monzon ; il en repartit le 12 avec une partie de la 2e division, et vint s'établir en vue de Lérida, appuyant sa droite vers le bas Ebre. De son côté, le général **HABERT** descendit de Balaguer par la rive droite du Sègre, atteignit le pont de Corbins qui fut enlevé au pas de charge par les voltigeurs du bataillon du 117e d'avant-garde (commandant Mathis), et vint compléter l'investissement en s'établissant à la gauche sur les hauteurs de San-Rufo. Sur la rive gauche, le général **PARIS** avec deux bataillons du 115e s'approcha de la tête du pont, fit rentrer les postes espagnols et vint ensuite prendre position à Alcoletge. Le lendemain, se trouvant fort isolé sur cette rive et sans communication directe avec la rive droite, il

1 Composition du corps de siège :
Commandant en chef : général SUCHET.
2e division. Général MUSNIER. 114e, 115e, 121e de ligne, 1er et 3e de la Vistule.
3e Général HABERT. 5e léger, 116e, 117e de ligne. Le 117e a 3 bataillons et 1,799 hommes présents.
Cavalerie. Général BOUSSARD. 4e hussards, 13e cuirassiers, lanciers polonais.
Artillerie. Général VALÉE.
Génie. Colonel HAXO.
Force totale : 12,700 hommes.

se rapprocha de Balaguer, où il fut rejoint le 15 par le général **HARISPE**, amenant avec lui le 4e hussards et un bataillon du 117e. Il revint de nouveau camper à Alcoletge et fut renforcé le lendemain par un autre bataillon du 117e qui passa le Sègre dans des nacelles. Le 18, le 117e se rapprocha de la ville et bloqua la tête du pont, pendant que le général **MUSNIER**, avec le 115e et la cavalerie, restait en observation à Alcoletge. Le 19, l'ennemi ayant remarqué que la réserve placée à Alcoletge s'était éloignée, crut pouvoir saisir ce moment pour sortir en forces sur le régiment par la tête de pont ; mais les voltigeurs suffirent pour repousser la sortie.
Pendant ce temps, le 2e bataillon était envoyé à Balaguer contre une troupe de 800 paysans qui venaient inquiéter ce poste. Après quelques heures de combat, le commandant **DURAND** parvint à chasser l'ennemi, lui tuant ou blessant un grand nombre d'hommes ; il poussa ensuite une reconnaissance sur Tarréga et Cervera, et revint assez à temps pour se trouver à l'affaire du 23 avril.
Pendant qu'il se disposait à commencer les travaux du siège, le général en chef apprit qu'une armée espagnole, forte de deux divisions, s'approchait de la ville par la route de Tarragone. Le 23 avril, en effet, vers deux heures de l'après-midi, une avant-garde espagnole, débouchant de Juneda, traversait la plaine de Margalef et rencontrait nos avant-postes qui se replièrent. Averti aussitôt, le général **HARISPE** se porta au-devant de l'ennemi avec le 4e hussards, suivi des voltigeurs du 115e et du 117e. Une charge impétueuse des hussards sur cette tête de colonne ne lui laissa pas le temps de se former ni de se reconnaître ; elle fut sabrée et culbutée au loin dans la plaine.
Au même instant la garnison, voyant l'arrivée d'une armée de secours, commença à déboucher de la tête de pont, sous la protection de tous les feux du château et de la ville. Mais le colonel **ROBERT** était en mesure : avec le 117e il contint la sortie, l'empêcha de faire aucun progrès, et quand il vit la garnison ébranlée par le succès du général **HARISPE**, il la chargea à la baïonnette, la refoula sur le pont et la força de rentrer dans la place.
Le gros de l'ennemi avait néanmoins continué sa marche et s'était formé en bataille, pour soutenir son avant-garde battue. De son côté, le général **MUSNIER**, se faisant précéder du 13e cuirassiers et d'une batterie d'artillerie, se portait directement avec la réserve sur le flanc de l'ennemi. Arrivée à portée, l'artillerie commença le feu, et les cuirassiers se déployèrent. Après une vive canonnade, les cuirassiers voyant la cavalerie espagnole se porter en avant, s'ébranlent pour prévenir son mouvement ; ils la chargent et la culbutent sur l'infanterie, qui se forme en carrés. Poussant leur charge à fond, nos cavaliers enveloppent les carrés, les enfoncent, renversent tout ce qui se trouve devant eux et font mettre bas les armes à plus de 6,000 hommes.
Ce brillant succès ôtait toute crainte d'être troublé désormais et permettait de pousser le siège avec vigueur. Lérida, couverte d'un côté par le Sègre, sur la rive droite duquel elle est bâtie, avait du côté opposé une enceinte formée d'une muraille terrassée, en partie bastionnée, en partie flanquée de tours. A l'est, sur un rocher assez élevé, se trouvait le château renfermant des bâtiments vastes et solides, et défendu également par une bonne muraille bastionnée. Sur un plateau, à l'ouest de la ville, l'on avait construit le fort de Garden et les redoutes de San-Fernando et du Pilar.
Une attaque contre ces redoutes eut lieu dans la nuit du 23 au 24 avril. Un bataillon du 114e put s'établir dans celle de Pilar ; mais le bataillon du 121e chargé d'enlever celle de San-Fernando ne put y pénétrer, et l'on dut évacuer la première, qui se trouvait dominée.
Le chef du génie, colonel **HAXO**, proposa d'aborder la ville par le nord-est, sur la partie de l'enceinte regardant le Haut-Sègre.
Par suite du mauvais temps, l'ouverture de la tranchée dut être remise au 29 avril. 1,600 travailleurs (320 pour le 117e) furent fournis pour cette opération, qui fut conduite heureusement. Le 2 mai, une sortie sans résultat eut lieu sur la rive gauche ; le lendemain, le 117e se rapprocha de la tête de pont pour mettre fin aux petites excursions des tirailleurs ennemis qui se glissaient le long de la rive gauche du Sègre et venaient prendre à revers la parallèle de l'autre rive. Le 4 mai, une sortie vigoureuse eut lieu sur le front d'attaque ; elle fut cependant repoussée après une lutte opiniâtre.

Le 7, l'artillerie put ouvrir le feu ; la place y répondit vivement et avec succès. Le soir, toutes nos batteries étaient réduites au silence, et l'ennemi fit une sortie et pénétra dans les tranchées ; mais il dut les évacuer devant l'arrivée des réserves.
Du 8 au 12 mai, l'on employa le temps à réparer les batteries et à en construire de nouvelles. Le 12, l'artillerie recommença le feu, et cette fois avec un succès complet : elle éteignit celui de la place et ouvrit deux brèches. Le soir du même jour, les redoutes de San-Fernando et du Pilar furent enlevées de vive force, et le lendemain les ordres étaient donnés pour l'assaut. Trois colonnes d'élite, tirées des 5e léger, 115e, 117e et 1er de la Vistule, soutenues par les grenadiers et les voltigeurs du 116e, et suivies du 5e léger et du 116e de ligne, s'ébranlèrent vers sept heures du soir. Elles parvinrent à gravir les brèches et à les occuper, malgré un feu des plus violents, et de là pénétrèrent dans l'intérieur de la ville. En même temps le général **HARISPE** attaquait la tête de pont avec le 117e. Après avoir vigoureusement enlevé cet ouvrage, ainsi que le pont qui était défendu par de l'artillerie, le colonel **ROBERT** marcha, avec deux bataillons du régiment, vers l'extrémité ouest de la ville. Alors, par un mouvement concentrique, les troupes s'attachèrent à pousser la garnison et les habitants à coups de fusil, de rue en rue, de maison en maison, vers la partie haute du château. Tout ce monde s'y précipita pèle-mêle et y occasionna un désordre et un découragement indescriptibles. Le feu ayant continué toute la nuit et le lendemain 14, le gouverneur vit que toute résistance était inutile, arbora vers midi le drapeau blanc et rendit la ville, ainsi que le fort de Garden ; 7,000 prisonniers, 111 canons, 10 drapeaux tombaient entre nos mains ; nos pertes étaient d'environ 200 tués et 500 blessés.
Au moment de l'assaut, des rassemblements de troupes régulières et des paysans armés s'étaient approchés du Haut-Sègre et de la Noguera, pour troubler notre opération. Il importait de les réduire sans délai. Le général **HABERT** se porta le 23 mai, avec six bataillons et les hussards, par Balaguer sur Talarn et Tremps, où était le gros des paysans, et sur les troupes qui occupaient les montagnes à Lliniana. Le colonel **ROBERT**, chargé d'attaquer les insurgés avec le 117e, s'empara de Monte-Secco, où l'ennemi avait un petit camp fortifié, et tourna le col d'Arès, fortement défendu ; il se porta ensuite rapidement sur de Tremps. le pont de Tremps, le força et mit l'ennemi en fuite, lui enlevant une grande quantité d'armes et de munitions. De leur côté, les troupes postées vers Lliniana, loin de pouvoir appuyer les insurgés, se virent menacées dans leur retraite par une autre colonne qui s'avançait par Pons et Lentorn ; elles s'éloignèrent promptement dans la direction de Cardona.
Cette expédition valut au 117e de nouveaux éloges de la part du général en chef. L'ordre du jour de l'armée désigna tout particulièrement le capitaine **DORA**, le lieutenant **BERGERON** et les sous-lieutenants de voltigeurs **BORD, LANGEVIN, ROUSSEAU.** Le colonel **ROBERT**, qui joignait d'autres talents à son mérite militaire, fut chargé de la pacification du pays et sut bientôt faire de cette province fertile une des plus précieuses ressources du 3e corps d'armée.
Au moment où, quelques jours plus tard (8 juin), la division **MUSNIER** faisait capituler Méquinenza, le général **SUCHET** recevait de Paris l'ordre de faire les sièges de Tortose et de Tarragone, et d'entreprendre ensuite celui de Valence. Le 7e corps ou armée de Catalogne devait coopérer à l'action. Le général en chef se prépara aussitôt à cette opération importante ; un parc de siège fut réuni à Méquinenza ; des dépôts de vivres et de munitions furent établis dans différentes villes ; une route de près de vingt lieues de longueur, et conduisant de Méquinenza à Tortose par la montagne, fut presque entièrement créée par les soldats au cœur de l'été, pour faciliter les opérations de l'armée.
La marche de l'armée sur Tortose se fit dans les premiers jours de juillet. Le général **HABERT** réunit la 3e division à Belpuig, et après une démonstration qui avait pour but de faire croire qu'il prenait la direction de Barcelone, il marcha tout à coup par sa droite, se porta sur les bords de l'Ebre par la Garriga et arriva le 5 juillet à Garcia, sans avoir été inquiété ni suivi dans son mouvement. Il

avait avec lui huit bataillons et une partie du 4e hussards, et campa à Garcia, se tenant prêt à se porter au premier ordre, soit sur Tivenis, soit sur Tortose.
La 1re division vint en même temps prendre position au village de la Roquetta, à 1,500 mètres de la tête du pont de Tortose. Tout en investissant cet ouvrage, elle s'étendit depuis Amposta jusqu'à Xerta, et envoya derrière elle sur la Cinea un détachement destiné à observer la route de Valence.
Le général en chef se fixa avec une brigade à Mora ; il y fit établir, ainsi qu'à Xerta, des ponts volants, et construire sur la rive gauche des têtes de pont pour les couvrir.
Le 7e corps étant encore retenu devant Girone, le général **SUCHET** ne put rien entreprendre contre Tortose. Ayant d'un côté l'armée espagnole de Valence, de l'autre celle de Catalogne, et enfin la garnison de la place à contenir, il ne voulut pas, malgré son infériorité numérique, faire un pas rétrograde ; il résolut de rester dans ses positions, en prenant les mesures ordonnées par les circonstances[1].
Les 6, 8 et 12 juillet, la 1re division eut à repousser des sorties de la tête du pont. Le 10, une division ennemie campée à Falset attaqua nos avant-postes de Tivisa ; le lendemain, elle vint se porter devant la tête du pont de Mora. L'ennemi fut repoussé partout, et le 12 le général en chef attaqua à son tour les Espagnols, qu'il prit de front, pendant qu'il envoyait le général **HABERT** manœuvrer par les montagnes et s'établir avec une brigade (5e léger, 116e) à Tivisa. Le 30 juillet, 10,000 Espagnols, conduits par le général **O'DONELL**, se portèrent de nouveau de Falset sur Tivisa et y attaquèrent le général **HABERT** ; 5,000 Français en position, bien mandés et habitués à vaincre, repoussèrent toutes les attaques sans s'ébranler, et forcèrent l'ennemi à la retraite. A la suite de cet insuccès, **O'DONELL** se replia sur Tortose, y forma des colonnes d'élite qui, le 3 août, firent par la tête du pont une sortie des plus vigoureuses. Victorieux au début, les Espagnols durent bientôt reculer et rentrer en désordre, laissant beaucoup de morts, de blessés et 220 prisonniers.
Vers le même moment, près de 20,000 Valenciens se portaient en avant de San-Mateo pour nous attaquer. Le général en chef envoya toute la division **HABERT** à Xerta, et en ne laissant au blocus que les troupes indispensables, prit dans les 1re et 3e divisions onze bataillons et 800 chevaux qui furent réunis le 14 août à Uldecona, et avec lesquels il marcha au devant de l'armée valencienne. Voyant son avant-garde culbutée par une reconnaissance de 100 hussards, l'ennemi, qui avait une position bien choisie, ne nous attendit pas et se retira sur Alcala de Chisvert, où il prit de nouveau position ; on l'y suivit, laissant devant Peniscola quelques troupes pour observer la garnison ; mais devant nos préparatifs d'attaque, il s'éloigna de nouveau sans accepter le combat, et nos troupes reprirent le chemin de leurs camps.
A la fin d'août, le maréchal **MACDONALD** avec le 7e corps vint s'établir à Lérida pour se lier avec l'armée d'Aragon, et se concerta avec son chef, à la disposition duquel il mit une division de son armée (division napolitaine). Cette division, après avoir assuré le passage par eau d'un convoi d'artillerie, fut établie à Garcia, et la division **HABERT** reprit son emplacement de Tivisa. Un second convoi par eau n'ayant pu réussir, l'on y renonça, et l'on entreprit les transports par terre. L'un de ces convois passait le 29 septembre dans le défilé de Las Armas, l'un des plus redoutables de l'Espagne, lorsqu'il y fut attaqué par des Valenciens et des Catalans. Le capitaine **CLAUDOT**, du

1 Composition de l'armée de blocus de Tortose :
Commandant en chef : général SUCHET.
1re division. Général HARISPE. 14e, 44e de ligne, 2e et 3e de la Vistule.
2e Général MUSNIER. 114e, 115e de ligne, 1er de la Vistule.
3e Général HABERT. 5e léger, 116e, 117e de ligne.
Le 117e de ligne a 3 bataillons et 1,747 hommes présents.
Cavalerie. Général BOUSSARD. 4e hussards, 13e cuirassiers, lanciers polonais.
Artillerie. Général VALÉE.
Génie. Général ROGNIAT.
Force totale : 16,900 hommes.

117e, qui escortait le convoi avec deux compagnies du régiment, le défendit avec autant d'intelligence que de valeur, et rien ne fut perdu. La conduite du capitaine **CLAUDOT** fut portée à l'ordre du jour de l'armée.
A la fin d'octobre, le 7e corps dut rentrer dans la Haute-Catalogne, sans pouvoir coopérer davantage avec le 3e. L'on continua cependant l'arrivée du matériel qui, grâce à une crue de l'Ebre, put être embarqué et parvint à Xerta, non sans difficultés.
Le 19 novembre, le général en chef fit de nouveau attaquer par le général **HABERT** la division espagnole qui était revenue à Falset. Le général **HABERT** s'y porta directement avec le 117e et les hussards, tandis que le général **ABBÉ**, avec le 5e léger et le 116e de ligne, débordait la position par la droite, et qu'un bataillon marchait en même temps par la gauche pour occuper l'ennemi et diviser ses forces. Cette manœuvre devait nous donner beaucoup de prisonniers ; mais la vivacité de l'attaque au centre n'en laissa pas le temps ; les camps furent enlevés après une courte et vive résistance ; l'ennemi fut poursuivi dans Falset et au-delà. Ses magasins, ses munitions, beaucoup de fusils et plus de 300 prisonniers tombèrent en notre pouvoir.
Le 26 novembre, les Valenciens s'étant avancés sur la Cénia, furent repoussés près d'Uldecona par la 1re division, qui leur fit plus de 2,500 prisonniers.
Le moment allait bientôt arriver où l'armée, réunie depuis près de six mois devant Tortose, pourrait enfin en commencer le siège. Le 7e corps, après avoir pourvu à la défense de la Haute-Catalogne, se rapprochait en effet de nouveau et vint le 13 décembre donner à Mora la main à l'armée du général **SUCHET**, qui put dès lors prendre ses dispositions pour compléter le blocus de la ville.
Les mouvements commencèrent dès le lendemain 14 décembre. Après avoir laissé à Xerta les trois bataillons du 117e, le général **HABERT** avec le 5e léger, le 116e de ligne et 300 hussards, vint occuper le couvent du Désert et poussa des partis jusqu'au Perello. Dans la nuit il se porta sur le col de l'Alba, où les Espagnols étaient retranchés. Après en avoir chassé l'ennemi, il devait y établir un fort poste et descendre ensuite sur la ville.
A la pointe du jour, les troupes rassemblées à Xerta se mirent en mouvement et prirent la route de Tivenis et de Biten, qui longe l'Ebre. Le 117e, qui tenait la tête de colonne, étant arrivé en vue, commença l'investissement par la droite. Un bataillon fut laissé en réserve, couvrant la route de Xerta ; un autre fut établi dans un ravin le plus rapproché du fort, observant le bord du fleuve ; le 3e, appuyant à gauche, fut placé sur des points qui dominaient le fort, et l'avancée du château. Le général **HABERT**, descendant du col de l'Alba et poussant devant lui la colonne espagnole qui fut sur le point d'être prise, s'établit à la gauche du 117e. Les troupes du général **HARISPE** achevèrent l'investissement jusqu'au bord de l'Ebre, en aval. Une partie de la 2e division qui se trouvait en observation à Uldecona vint se placer devant la tête de pont (15 décembre).
Tortose, bâtie sur le bord de l'Ebre, au 15 décembre au pied des contre-forts détachés de l'Alba, était régulièrement fortifiée et pourvue d'un château et d'une enceinte bastionnée longeant alternativement la plaine, ou gravissant les collines, suivant les sinuosités du terrain. Des ouvrages avancés, ainsi qu'une forte tête de pont sur la rive droite, ajoutaient encore à sa défense.
Le 17 décembre, pendant que l'on établissait les camps et que l'on reconnaissait la place, les Espagnols firent une sortie sur le 116e et le 117e. Ils furent bientôt ramenés par les tirailleurs français, qui les suivirent jusqu'au pied des murailles.
L'on choisit comme point d'attaque le fort d'Orléans, ainsi que la partie de l'enceinte comprise entre ce fort et la rivière, et dans la nuit du 20 décembre l'on ouvrit la tranchée. Cette opération, pour laquelle furent commandés 2,300 travailleurs et 20 compagnies d'élite, put, grâce à une obscurité profonde et à un vent impétueux, être exécutée à 170 mètres seulement de l'enceinte. Les travaux d'approche, menés avec vigueur, nous conduisirent en peu de jours au pied des ouvrages. Malgré les sorties journalières et multipliées de la garnison, notamment celle du 28 où le capitaine de grenadiers **BUGEAUD** (celui qui devint plus tard maréchal), du 116e, combattit avec une intrépidité

admirée de toute l'armée, 45 bouches à feu purent, le 29, ouvrir le feu contre la ville. Des brèches commencèrent à se former ; le 2 janvier, elles étaient rendues praticables, et l'armée se tenait prête à donner l'assaut lorsque la ville se rendit. Plus de 9,000 prisonniers, 182 pièces de canon, 9 drapeaux nous étaient livrés ; nos pertes étaient légères et ne dépassaient pas 400 tués ou blessés.

Peu de jours après, le général **HABERT**, placé au Perello avec la 3e division, reçut l'ordre de tenter une surprise sur le fort Saint-Philippe, qui barrait la route de Tarragone au col de Balaguer. Il partit dans la nuit avec le 5e léger et le 117e, arriva jusque sous le fort, malgré les coupures de la route, et mit quatre obusiers en batterie sous un feu qui lui tua ou blessa cinq hommes. Une sommation étant restée sans effet, notre feu commença, et les voltigeurs s'élancèrent sur les postes extérieurs, qui se sauvèrent dans les ravins. Nos obus ayant fait sauter un magasin à poudre, on vit la garnison flotter incertaine ; le général **HABERT** saisit ce moment pour franchir les palissades et escalader les murs avec les quelques échelles que l'on avait apportées avec soi. Vigoureusement lancés, nos soldats pénétrèrent ainsi dans le fort, poussant devant eux les défenseurs, dont une partie s'enfuit sur la route de Tarragone, et l'autre se précipita dans le réduit où, poursuivie la baïonnette dans les reins, elle fut bientôt obligée de capituler : 14 officiers, 108 soldats et 11 pièces de canon formaient les trophées de cet audacieux coup de main.

Le capitaine **DORA** et les lieutenants **BORD** et **PÉPIN** furent particulièrement cités pour cette affaire.

Le fort Saint-Philippe fut mis en état complet de défense, et après y avoir laissé un bataillon du 117e, la division **HABERT** rentra à Tortose et au Perello. Le lendemain, un capitaine espagnol et quinze hommes apportant des ordres pour la garnison, et voyant le drapeau espagnol qui était resté flottant sur les murs, vinrent avec confiance par mer et débarquèrent au pied du rocher voisin du fort. On les laissa approcher, et en entrant au fort ils furent faits prisonniers ; l'on canonna ensuite les chaloupes qui les avaient amenés.

Tortose prise, Tarragone devenait, on l'a déjà dit, l'objectif du 3e corps et de l'armée de Catalogne, et il était important de voir ce qui se passait de ce côté-là. Dans la nuit du 7 au 8 février, le général **HABERT**, par une marche rapide, se porta du col de Balaguer à Cambrils avec 100 hussards et les voltigeurs du 117e, y enleva des prisonniers à trois lieues de Tarragone, prit des renseignements sur l'armée espagnole qui occupait Reuss, Villaseca et Canonge, et rentra sans donner à l'ennemi le temps de le poursuivre.

Le 3 mars, les Espagnols vinrent à leur tour faire une tentative sur le fort de Saint-Philippe et essayer de forcer le colonel **ROBERT** dans son camp de Perello. Attaqué à l'improviste, à quatre heures du matin, par environ 6,000 hommes, les soldats du 117e firent très-bonne contenance, quoique entourés, et repoussèrent plusieurs charges de cavalerie. Ce combat inégal durait depuis quelque temps, lorsque le général **HABERT**, averti, accourut de Tortose avec le 116e, les cuirassiers et quelques pièces de canon. Ainsi dégagé, le 117e se porta en avant avec les troupes qui venaient le soutenir, et les Espagnols furent contraints de se retirer.

Pendant ce combat, une arrière-garde de 2,000 hommes avait été laissée devant le Saint-Philippe. fort Saint-Philippe et s'était empressée d'élever une batterie qui commença à battre le fort avec vivacité ; mais notre riposte la réduisit au silence. Cela n'empêcha pas l'envoi d'un parlementaire qui osa proposer au chef de bataillon **DURAND**, commandant le fort, 60,000 fr. en or avec l'assurance d'être transporté en Angleterre, où il obtiendrait du service s'il voulait ouvrir ses portes. Il fallait connaître bien peu les sentiments d'honneur qui animaient l'armée française pour faire une pareille proposition. Le parlementaire fut renvoyé avec mépris ; il ne dut son salut qu'au respect accordé à son caractère et au droit des gens.

Pendant ce même mois de mars, un ordre de l'Empereur détacha de la Catalogne la partie extrême de cette province pour la joindre au commandement du général **SUCHET**, auquel il donna en même

temps deux divisions de l'armée de Catalogne. Le 3e corps ainsi augmenté prit le nom d'armée d'Aragon.
A la fin d'avril, le général en chef avait à peu près réorganisé son armée, portée à cinq divisions, et distribué ses troupes dans les différentes garnisons, de manière à couvrir l'Aragon et la Basse-Catalogne. Un bataillon du 117e avait été envoyé avec un bataillon du 5e léger, pour tenir garnison a Saragosse ; il lui restait environ 30 bataillons disponibles pour se porter sur Tarragone.
Les troupes se mirent en marche sur deux colonnes : la première vint par Lérida, Montblanch, Alcover et Reuss, où elle arriva le 2 mai ; le même jour, la deuxième colonne, formée par la division **HABERT**, de l'artillerie et du génie, partie de Tortose, arrivait à Cambrils. Dans la journée du 3, l'avant-garde s'avança jusqu'au bord du Francoli et repoussa de l'autre côté de la rivière les postes ennemis ; le général **HABERT** s'établit vers Villaseca en avant de Reuss, le général **HARISPE** et la division italienne à Constanti, et la division **FRÈRE** derrière. Le lendemain 4 mai, l'armée parut en vue de Tarragone, franchit en partie le Francoli et commença l'investissement, qui se terminait dans la journée, à la suite de quelques engagements partiels, mais très-vifs. La division **HABERT** s'établit au-delà de Canonge, en face du pont du Francoli, et s'appuyant à la mer. Le parc de siège fut installé à Canonge sous la garde du 117e ; les autres divisions furent placées sur les hauteurs au nord de la ville et occupèrent tout le terrain jusqu'à la Gaya[1].
Le général en chef, avec un corps d'observation fort de trois régiments d'infanterie et d'une partie de la cavalerie, établit son quartier général à Constanti.
Tarragone, située au bord de la mer et divisée en ville haute et ville basse, toutes deux fortifiées, présentait une position formidable dont la force était encore accrue par de nombreux ouvrages, notamment par le fort de l'Olivo, bâti à l'extrémité d'un plateau de rochers élevés de 70 mètres au-dessus de la mer, et par celui du Francoli qui défendait le port. Une garnison de 20,000 hommes commandée par un chef des plus énergiques, le général **de CONTRERAS,** formée de troupes excellentes et secondée par une population fanatique, était chargée de la défense. Appuyée par la flotte anglaise qui devait aussi prendre une part active à la défense, et qui jusqu'au dernier jour put enlever ses blessés, ses malades, lui amener des renforts et renouveler ses munitions et ses vivres, elle ne devait céder qu'à la suite d'assauts répétés et après une résistance dont le siège de Saragosse nous avait donné un premier exemple.
Après des reconnaissances, le général en chef décida l'attaque par le fort Olivo d'abord, puis par le Francoli et la ville basse. Les travaux préparatoires commencèrent aussitôt. Dans la nuit du 7 au 8 mai, une grande redoute fut amorcée sur les bords de la mer, pour éloigner l'escadre et les chaloupes canonnières qui sillonnaient la plage du Francoli d'une multitude de projectiles ; les jours suivants, elle fut perfectionnée.
Le 14, pendant que l'ennemi faisait une sortie par le fort Olivo, une colonne de 2,000 hommes sortit de la ville basse et s'avança contre la redoute, pendant que la flotte faisait une très-vive canonnade

1 Composition du corps de siège :
Commandant en chef : général SUCHET.
2e division. Général FRÈRE. 1er léger, 14e, 42e de ligne, 1er de la Vistule.
3e Général HARISPE. 7e, 16e de ligne.
4e Général HABERT. - Général MONTMARIE. 5e léger, 116e de ligne - Général BRONIKOWSKI 117e de ligne
Le 117e a 2 bataillons et 1,152 hommes présents.
Division italienne. Général PALOMBINI. Quatre régiments italiens.
Cavalerie. Général BOUSSARD. 4e hussards, 24e dragons, 13e cuirassiers, dragons italiens.
Artillerie. Général VALÉE.
Génie. Général ROGNIAT.
Plus tard, le 16 juin, 6 bataillons, formant un total d'environ 3,600 hommes, et fournis par les 114e, 115e et 121e de ligne, vinrent renforcer le corps de siège.
Force totale: 19,000 hommes, plus 3,600 ou 22,600 hommes.

et opérait un débarquement sur la plage. Nos travailleurs se retirèrent dans la redoute et repoussèrent tous les efforts tentés contre eux. Le général **HABERT** étant arrivé à leur secours, l'ennemi se vit contraint de se rembarquer ou fut ramené vivement dans la place.
Le 18, à trois heures du matin, 6,000 hommes sortirent de nouveau de la ville basse, vinrent passer le pont du Francoli et tomber en plusieurs colonnes sur les 116e et le 5e léger ; campés en arrière de la rivière. Un combat meurtrier et opiniâtre s'engagea ; mais le général **HABERT** vint avec le 117e appuyer sa première brigade engagée, pendant que le 1er léger et un escadron de cavalerie, dirigés par le général en chef lui-même, manœuvraient pour menacer la retraite des Espagnols, que ce mouvement força à rentrer ; leur perte était de 200 hommes, et la nôtre de 150 tués ou blessés.
L'artillerie n'ayant encore pu réunir qu'une partie de son matériel, on résolut de mettre ce temps à profit pour pousser l'attaque du fort Olivo. Les travaux commencèrent dans la nuit du 21 au 22 mai ; vigoureusement conduits, malgré un feu continuel et des pertes sensibles, ils permirent la construction des batteries de brèche dès le 27.
L'assaut fut résolu pour la journée du 29. Pendant que toute l'armée prenait les armes et simulait une attaque générale, les troupes du général **HARISPE**, formées en colonnes d'assaut, enlevèrent le fort de vive force après une résistance opiniâtre qui nous coûtait 326 tués ou blessés.
Une fois maître de l'Olivo, l'on commença les travaux d'approche contre la ville basse. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 1er au 2 juin, devant le fort du Francoli et le front de l'enceinte qui regarde cette rivière. Battu en brèche quelques jours après, malgré le feu le plus vif, ce fort fut emporté d'assaut dans la soirée du 7 au 8 juin par des colonnes d'élite des 1er et 5e légers. En avant de l'enceinte et entre le Francoli et la place se trouvait un ouvrage, la lunette du Prince. Après avoir ouvert la seconde parallèle, on dirigea les cheminements et les batteries de ce côté ; on y fit brèche, et le 16, à neuf heures du soir, deux colonnes d'élite des 1er et 5e légers et 117e de ligne enlevèrent l'ouvrage avec la plus grande intrépidité, et sous un feu des plus meurtriers. Le sous-lieutenant **LAJOIE** y fut blessé.
Les travaux continuèrent ainsi, plus difficiles et plus périlleux, au milieu d'une lutte continuelle avec une garnison enthousiaste et furieuse contre nos progrès journaliers. Nos soldats, de leur côté, se montraient pleins d'ardeur et d'énergie, et n'aspiraient qu'à monter de nouveau à la brèche.
L'artillerie tonna plus vivement que jamais, et le 21, les brèches à la ville basse, ainsi qu'au Fort-Royal situé en arrière, ayant été jugées praticables, l'armée se prépara pour l'assaut ; 1,500 grenadiers et voltigeurs tirés des 1er et 5e légers, 42e, 115e, 117e et 121e de ligne, furent réunis dans les tranchées et formés en trois colonnes d'assaut. A sept heures du soir, ces colonnes s'ébranlèrent et gravirent les brèches en subissant un feu terrible. Après une lutte sanglante et acharnée, où les Espagnols firent des efforts héroïques, elles enlevèrent le Fort-Royal, se répandirent dans la ville basse et y rencontrèrent une forte réserve espagnole avec laquelle elles engagèrent un nouveau combat. Mais l'arrivée du colonel **ROBERT**, qui s'avançait par la plage avec une réserve de grenadiers et de voltigeurs de la division, décida la victoire. Les Espagnols, pressés de toutes parts, furent enfoncés ; les uns, acculés à la mer, furent passés par les armes ; les autres s'échappèrent dans la ville haute, aux portes de laquelle s'arrêta notre poursuite. A huit heures du soir, toute la ville basse, avec ses défenses et le port, était en notre pouvoir. Cet assaut nous coûta 500 hommes, dont 120 tués, et l'on trouva sur le terrain plus de 1,300 morts laissés par l'ennemi.
Le capitaine **BIZET**, de la 2e compagnie de voltigeurs, fut cité à l'ordre du jour de l'armée pour sa conduite dans l'attaque du Fort-Royal. Le général en chef, dans son rapport, donna également des éloges au colonel **ROBERT**.
Il importait cependant d'en finir avec ce siège meurtrier. Quoique ne doutant pas du succès avec les soldats qu'il commandait, le général **SUCHET** ne voyait pas sans inquiétude l'armée espagnole de Catalogne, réunie vers Villanova, se grossir tous les jours et se préparer à venir au secours de la place. Aussi la plus grande activité fut-elle imprimée aux travaux contre la ville haute. Une

première parallèle fut ouverte dans la nuit du 22 au 23, et le 28 les batteries commencèrent un feu des plus nourris. La ville y répondit par une fusillade et une canonnade terribles ; nos artilleurs restèrent inébranlables. Ils ouvrirent la brèche avec une justesse et un sang-froid admirables, et la rendirent bientôt praticable, pendant que l'armée se préparait pour l'assaut.
A cinq heures du soir, seize compagnies d'élite des 1er et 5e légers, 14e, 42e, 114e, 115e, 116e, 117e, 121e et 1er de la Vistule, formées en trois colonnes et soutenues par de fortes réserves, s'élancèrent des tranchées. Ayant à parcourir à découvert un espace de 120 mètres, la première colonne fut ébranlée par une grêle de mitraille et une mousqueterie des plus vives ; elle parvint cependant à la brèche et commença à la gravir ; mais les Espagnols, armés de piques, de haches, de fusils, etc., en garnissaient le sommet ; ils repoussent les assaillants. Sur ce terrain mouvant, nos soldats tombent, se relèvent, combattent corps à corps. Un moment ils sont près de céder à la fureur patriotique des Espagnols, lorsqu'une seconde colonne arrive, conduite par le général **HABERT**. De nombreux officiers se mettent à sa tête et fraient la route avec intrépidité. Plusieurs succombent ; mais l'élan est donné : les colonnes se rallient ; la masse se reforme, se pousse, arrive au sommet comme un torrent irrésistible, surmonte la brèche, culbute ses défenseurs et pénètre dans la ville. L'on se jette à droite et à gauche pour tourner les rues barricadées, et après avoir donné la main au général **MONTMARIE** qui, avec les 116e et 117e, est parvenu à entrer par la porte du Rosaire, l'on attaque la Rembla. Cette large voie, garnie de coupures, de barricades, bordée de maisons crénelées et remplies de défenseurs, n'arrête pas longtemps notre marche en avant. Surexcités par cette lutte furieuse, nos soldats surmontent tous les obstacles, tuent à la baïonnette tout ce qui résiste et se précipitent sur les Espagnols, auxquels ils ne laissent ni trêve, ni merci. Ils arrivent à la cathédrale, y sont reçus par un feu meurtrier et passent par les armes ceux qui les ont fusillés ; mais à la vue des blessés, des femmes et des enfants qui sont enfermés à l'intérieur, leur humanité reprend le dessus, et 1,200 de ces malheureux furent sauvés.
En ce moment 8,000 hommes, seul reste vivant de la garnison, se précipitaient en dehors par les portes, les remparts, les embrasures, cherchant à se sauver du côté de la mer. Ils y trouvent le général **HARISPE** déployé avec toutes ses troupes ; ils sont sabrés, acculés à la mer et obligés de mettre bas les armes.
Ce siège mémorable, qui avait duré près de deux mois et qui valut au général **SUCHET** le bâton de maréchal, nous coûtait 3,400 blessés et plus de 900 tués. Le 117e eut 21 tués, 5 officiers et 89 soldats blessés. Les assiégés avaient perdu plus de 7,000 hommes ; le dernier assaut seul, leur en coûtait plus de 4,0000 ; 11,000 prisonniers, 20 drapeaux, 337 bouches à feu en formaient les trophées.
La part brillante que le colonel **ROBERT** prit au siège le fit nommer général de brigade. Le commandant **MATHIS** fut nommé colonel et le remplaça à la tête du 117e. Le général **HABERT** revint ensuite avec sa division occuper Tortose et la frontière du royaume de Valence ; il devait rétablir le poste de la Rapita, aux bouches de l'Ebre, et rendre cette position assez forte pour qu'on pût y résister à toute nouvelle tentative de la flotte anglaise. Ses troupes eurent à supporter des attaques fréquentes.
Le 7 août, un corps de près de 4,000 Valenciens vint attaquer nos établissements d'Amposta, de la Rapita et des bouches de l'Ebre. Deux capitaines du 117e, **MENU** et **BUSSA**, montrèrent autant d'intelligence que de fermeté, repoussèrent la première attaque et donnèrent le temps à 250 hommes d'élite d'arriver à leur secours, sous la conduite du capitaine **LABARCERIE**, du 5e léger. Pendant que les capitaines **MENU, BUSSA** et **LABARCERIE**, par la bonne combinaison de leurs forces plutôt que par leur nombre, tenaient en échec des colonnes ennemies, le général **HABERT**, avec 600 fantassins et 50 cuirassiers, se portait de Tortose directement et avec la plus grande rapidité sur les derrières de l'ennemi. Il arrive sur l'arrière-garde, la culbute et marche droit sur le gros de la colonne. Au même instant, les braves du 5e léger et du 117e font effort sur la tête ; le désordre se

répand parmi les Espagnols ; nos cuirassiers les chargent et les mettent en fuite. Plus de 200 Valenciens restèrent sur le champ de bataille ; le général **HABERT** les poursuivit encore le lendemain et ramena 250 prisonniers et un drapeau. A la suite de cette affaire, le 117e était cité à l'ordre du jour.

Pendant ce temps, le maréchal **SUCHET** terminait l'organisation de l'armée d'Aragon, qui avait été suspendue par le siège de Tarragone, faisait tous les préparatifs nécessaires pour marcher sur Valence ; il fit distribuer à la troupe la viande pour deux mois, chaque régiment en marche devant mener le troupeau destiné à sa subsistance.

Pressé par des ordres formels de Paris et voyant ses préparatifs à peu près terminés, il forma ses troupes en trois colonnes et les mit en mouvement. A la tête de la colonne principale, comprenant la division **HABERT**, la brigade de réserve sous les ordres du général **ROBERT**, l'artillerie et la cavalerie, le maréchal partit de Tortose le 15 septembre, passa par Benicarlo, laissa en observation devant Peniscola un bataillon du 114e avec 25 dragons, et prit à Torreblanca la route de Cabanès, le fort d'Oropesa battant complètement la route du bord de la mer.

Le 20, les trois colonnes étaient ralliées et réunies à Castellon de la Plana. Le 21, l'armée occupa Villaréal, après avoir dispersé 500 à 600 Espagnols qui bordaient la rive droite du Minjarès. Le 22, elle atteignit sans obstacle Almenara, et le lendemain elle arriva sur la Palencia, en vue du rocher de Sagonte.

A la suite des deux échecs subis en 1808 et 1810 sous leurs murs, les Valenciens avaient fait d'immenses préparatifs de défense. Outre un vaste camp retranché qu'ils avaient organisé autour de leur ville, sur la rive droite du Guadalaviar, ils occupaient comme poste avancé le rocher de Sagonte, qu'ils avaient transformé en une véritable forteresse bien armée, bien approvisionnée et défendue par une garnison de 3,000 hommes. Il était indispensable de s'emparer de ce fort avant de pousser plus loin, et son investissement se fit le même jour (23 septembre). La petite ville de Murviedro, bâtie au pied du rocher, fut enlevée par la division **HABERT**, qui formait l'avant-garde et qui se porta ensuite à gauche pour investir le fort du côté de l'est, pendant que six compagnies d'élite et 100 dragons occupaient les maisons, les crénelaient et repoussaient vers les murailles les postes ennemis. La division **HARISPE**, passant la rivière à gué et en amont, tourna du côté opposé et vint par le sud de Sagonte se lier avec la division **HABERT**. La division italienne acheva l'investissement à l'ouest ; les réserves occupèrent Almenara, et une avant-garde fut poussée sur la route de Valence. La brigade napolitaine resta devant le fort d'Oropesa pour l'investir[1].

Les nuits suivantes, l'on forma des communications dans la ville, et l'on s'établit dans les maisons voisines du fort, de manière à renfermer la garnison dans son enceinte.

Le siège de la forteresse de Sagonte, bâtie sur un rocher très-élevé, isolée de toutes parts, tombant à pic sur presque tout son pourtour, et ne présentant de pentes un peu accessibles que du côté de l'ouest, semblait devoir offrir de très-grandes difficultés. Le voisinage d'une armée de secours forte de 25,000 hommes et réunie autour de Valence, sous les ordres de **BLAKE**, était aussi à craindre ;

1 Composition du corps de siège :
Commandant en chef: maréchal SUCHET.
1re division. Général MUSNIER, 114e, 121e de ligne, 1er et 2e de la Vistule.
2e Général HARISPE. 7e, 44e, 116e de ligne, 3e de la Vistule.
3e Général HABERT. - Général MONTMARIE, 5e léger, 116e de ligne. - Général BRONIKOWSKI. 117e de ligne.
Le 117e de ligne a 3 bataillons et 1,340 hommes présents.
Division italienne. Général PALOMBINI. 8 bataillons italiens, 2 escadrons.
Brigade napolitaine. Général COMPÈRE. 3 bataillons napolitains, 2 escadrons.
Cavalerie. Général Boussard, 4e hussards, 24e dragons, 13e cuirassiers.
Artillerie. Général VALÉE.
Génie. Général ROGNIAT.
Force totale : 22,200 hommes.

aussi une attaque de vive force ayant été jugée possible, se décida-t-on à une tentative de ce genre. Tout fut préparé pour cette opération, fixée à la nuit du 28 septembre. Vers deux heures du matin, six compagnies d'élite de la division **HABERT**, six de la division italienne pour faire une diversion, et autant en réserve aux deux divisions se portaient munies d'échelles à l'assaut des murailles, lorsqu'un coup de fusil, tiré imprudemment de notre côté, avertit les Espagnols, qui couronnèrent aussitôt les remparts. Nos colonnes, que l'on ne pouvait plus retenir, s'élancèrent et dressèrent les échelles. Quelques braves atteignent le sommet des remparts ; mais ils y sont tués ou renversés, pendant qu'une grêle de balles et de grenades tombe sur les assaillants qui se pressent au pied. Le colonel **GUDIN** du 16e renouvelle l'escalade avec les grenadiers de son régiment et ceux du 117e ; il est blessé à la tête par une grenade. D'autres officiers le remplacent et sont repoussés ; les échelles sont brisées, et les Espagnols restent vainqueurs au haut de leurs murailles. Comme le jour approchait et que tout espoir de succès était perdu, le général **HABERT** fit rentrer tout son monde. Cette tentative nous coûtait 247 tués ou blessés.

Après cette affaire, on s'occupa des préparatifs d'un siège régulier, et l'occupation du fort d'Oropesa, qui se rendit le 10 octobre, permit de faire venir de Tortose le parc de siège. Dès le 5 octobre, on commença les approches au travers des rochers, en profitant de tous les couverts que présentaient les accidents de terrain, et le 17 octobre, au point du jour, cinq batteries ouvrirent le feu, qui fut repris le lendemain avec une nouvelle activité. Dans l'après-midi, on jugea que la brèche était accessible, et le maréchal ordonna l'assaut pour cinq heures du soir.

Une colonne composée de 400 hommes d'élite du 5e léger, 114e et 117e de ligne, fut disposée en colonne d'attaque sous les ordres du colonel **MATHIS**. D'autres colonnes étaient prêtes en arrière, pour soutenir la première dès qu'elle serait arrivée sur la brèche. Au signal donné, nos troupes s'élancent et courent à la brèche ; la raideur de la pente, la fusillade de l'ennemi et les pierres qui roulent sous les pas des assaillants désunissent la colonne, dont la tête arrive cependant aux deux tiers de l'éboulement ; mais la brèche, pratiquée dans un rentrant, se rétrécissant par le haut, permettait à peine le passage à deux hommes de front, et il s'y trouvait dans la muraille un ressaut qui achevait de la rendre presque impraticable. Les assaillants, accablés par la fusillade, les grenades, les obus et les pierres que les Espagnols roulent sur eux, font d'inutiles efforts pour gagner le sommet de la brèche. En vain les plus braves officiers s'élancent à la tête de la colonne et s'efforcent de lui frayer un passage ; les soldats renversés, découragés et en désordre, s'arrêtent au pied de la brèche et y commencent à découvert un tiraillement inutile et des plus dangereux. Pour la seconde fois, il fallut faire rentrer les troupes. Cette nouvelle tentative nous coûtait 43 tués et 130 blessés, et le 117e y perdait un officier et 13 soldats tués, un officier et 50 soldats blessés.

BLAKE, qui jusqu'ici n'avait fait que des efforts partiels vers Liria et vers Segorbe pour nous forcer à lever le siège, se détermina cependant à venir au secours d'une garnison qui se défendait si glorieusement. Il sortit de ses lignes avec 3,000 hommes, et le 24 octobre, dans la journée, vint se former en bataille à moitié chemin de Valence et de Murviedro.

Le maréchal **SUCHET** n'hésita point à accepter le combat. Ne voulant pas ralentir les travaux du siège, il laissa devant Sagonte deux bataillons du 117e et quatre bataillons italiens, sous les ordres du général **BRONIKOWSKI**, et vint avec le reste de ses troupes prendre position à trois quarts de lieue en avant de la ville. La division **HABERT** se porta à gauche vers la mer ; la division **HARISPE** au centre, au pied des montagnes ; derrière elle, en seconde ligne, se trouvait la division italienne, et en réserve la cavalerie. A l'extrême droite, au débouché des montagnes, la brigade **ROBERT**, le 44e et les dragons italiens couvraient notre ligne de retraite.

Le 25 octobre au matin, en même temps que le feu de nos batteries de brèche recommençait contre le fort, l'armée espagnole venait à nous et engageait le combat. Au centre, la division **HARISPE**, après un engagement des plus vifs, parvint à reprendre une hauteur qui se trouvait devant son front et qui avait été perdue au début de la journée. Les Espagnols, poursuivis un instant, se rallièrent, et

appuyés d'une nombreuse cavalerie se portèrent de nouveau vers le mamelon pour le reprendre. Cette attaque, menée avec la plus grande vigueur, fut cependant repoussée par le 116e et le 13e cuirassiers, qui mirent l'ennemi en déroute et lui prirent une partie de son artillerie. Le centre enfoncé, le général **HABERT** eut ordre d'attaquer l'aile droite. Il se porta droit à l'ennemi avec un bataillon du 117e et un peloton de dragons, pendant que le général **MONTMARIE** s'y portait avec sa brigade (5e léger, 16e de ligne). Les Espagnols soutinrent un combat opiniâtre qui nous causa quelques pertes ; ils défendirent pied à pied le village de Puzol, qu'ils finirent par abandonner, laissant entre nos mains 800 prisonniers, et vinrent se retirer sur les hauteurs d'El-Puing. Pendant que les Italiens tournaient ces hauteurs par la droite et que le général **MONTMARIE** les attaquait de front, le bataillon du 117e, conduit par le chef de bataillon **PASSELAC**, s'y portait par la gauche, arrivait le premier sur le plateau, y culbutait l'ennemi et prenait cinq pièces de canon. De son côté, l'aile droite avait obtenu un égal succès et repoussé l'ennemi au-delà de Betera. Cette journée, qui nous coûtait 128 tués et 600 blessés, nous donna 4,700 prisonniers, 12 pièces de canon, 4 drapeaux, et devait décider du sort de Sagonte.

Découragée par la perte de la bataille et sans espoir d'être secourue, la garnison capitula dans la soirée du 26 octobre, nous livrant 2,500 prisonniers et 17 pièces de canon.

Quelques jours après, le maréchal **SUCHET** se mit en marche sur Valence ; il arriva en vue de cette place le 3 novembre. La division **HABERT** s'empara d'une partie du faubourg de Serranos et occupa le Grao, ainsi qu'un petit fort qui s'y trouvait pour la défense du port. La division **HARISPE** couvrit la droite à Paterna ; la brigade **ROBERT**, la division italienne et la cavalerie furent cantonnées en seconde ligne.

Valence était entourée d'un vieux mur d'enceinte non terrassé et flanqué de tours ; mais sa force consistait principalement dans un vaste camp retranché formé d'une ligne continue d'ouvrages en terre, hérissés d'artillerie et tracés en redans, en crémaillères ou bastionnés. Cette ligne avait environ 8,000 mètres de développement, renfermait, outre la ville, les faubourgs de Ruzafa, de Quarte et de Saint-Vincent, et venait se terminer à la hauteur de l'Olivette. Aux environs de la place, les villages de Mislata, de Quarte, de Manissès avaient été fortifiés, et en aval la rive droite, ainsi que le bord de la mer, vers le Lazareth, avaient également été garnis de retranchements. Des ponts qui traversent le fleuve, deux avaient été coupés, et les trois autres protégés par des têtes de pont. L'armée de **BLAKE**, comme on l'a déjà vu, défendait ces ouvrages, et sa force devait dans quelques jours s'élever à 30,000 hommes.

Affaibli par les détachements qu'il avait dû laisser en arrière, et des renforts considérables lui étant annoncés pour achever sa conquête, le maréchal **SUCHET** dut se contenter de rester sur la rive gauche du Guadalaviar. Il se fortifia sur cette rive, fit enlever les maisons que les Espagnols occupaient encore dans les faubourgs, pour les resserrer dans les têtes de pont, construire dans la plaine trois fortes redoutes reliées entre elles par des abatis, réunir à Murviedro un parc de siège de 60 bouches à feu et préparer les moyens de passer la rivière.

L'armée française resta en observation pendant près de deux mois. L'ennemi tenta plusieurs sorties pour reprendre le Grao et rétablir ses communications avec la mer, mais le 117e, chargé de la défense de ce point, les repoussa toutes. Partout les troupes tinrent constamment les Espagnols en éveil par des petits combats d'avant-poste, des reconnaissances furent même faites sur la rive droite, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, ramenant chaque fois quelques prisonniers. La garnison, de son côté, ne cessa de tirer des bombes et des obus ; mais la plaine, couverte de maisons de campagne et garnie partout d'oliviers, d'orangers, de citronniers, etc., mettait nos soldats à l'abri de ce feu presque dirigé au hasard.

A la fin de décembre, le maréchal, voyant enfin arriver les deux divisions de renfort qui lui avaient été annoncées et qui lui étaient amenées par le général **REILLE**, se vit en mesure de franchir le Guadalaviar pour compléter l'investissement de Valence sur la rive droite et y renfermer, par un

mouvement hardi et rapide, toute l'armée de **BLAKE**. Il alla passer ces troupes en revue à Segorbe, le 24 décembre, et fixa l'opération du passage au 26.

Dans la nuit du 25 au 26, 200 voltigeurs, en croupe derrière des hussards, passèrent le Guadalaviar à gué près de Ribaroya, et éloignèrent les postes espagnols. Trois ponts furent construits dans la nuit sous leur protection, et à huit heures du matin les divisions **HARISPE, MUSNIER** et la cavalerie avaient franchi le fleuve et étaient formées sur la rive droite. A leur suite passèrent les divisions du général **REILLE**, arrivées de Segorbe par une marche forcée de trente heures. Le général **HARISPE** et la cavalerie se portèrent sur Torriente et rencontrèrent vers Aldaya le gros de la cavalerie ennemie. Notre avant-garde fut d'abord ramenée ; mais l'infanterie reçut la charge sans faiblir, et notre cavalerie, s'élançant à son tour sur celle des Espagnols, la mit en déroute. La division **MUSNIER** marcha sur les villages de Manissès et de Quarte, qu'elle enleva après une lutte assez courte, et se porta ensuite sur Mislata, où un combat des plus vifs se trouvait engagé entre les Espagnols et la division **PALOMBINI**.

Cette division, chargée d'occuper l'ennemi de front, avait passé le fleuve à gué vers dix heures du matin et s'était portée sur Mislata avec la plus grande intrépidité et sous un feu des plus meurtriers. Après avoir eu à franchir plusieurs canaux, elle était arrivée devant Mislata, qui se défendit avec la plus grande vigueur. Les Espagnols firent tous leurs efforts pour rejeter les Italiens dans le fleuve ; toutes leurs tentatives échouèrent, et à l'arrivée du général **MUSNIER**, ils durent quitter leurs positions et se retirer sur la ville.

Pendant ce temps, le corps **REILLE** était arrivé derrière le général **HARISPE** et avait permis à ce dernier de continuer son mouvement droit sur Catarroja, pour couper toute retraite vers le sud à l'armée espagnole. Nos troupes s'arrêtèrent sur les bords du lac d'Albuféra, après avoir enfermé entre elles et la ville la presque totalité de l'armée de **BLAKE**, dont une division seulement était parvenue à s'échapper.

A la gauche, pendant que la brigade napolitaine occupait le faubourg de Serranos et les redoutes, avec la mission de contenir tout ce qui pourrait tenter de sortir par les ponts, la division **HABERT** avait eu également sa tâche à remplir. Après une vive canonnade sur les lignes ennemies et sur la flotte an glaise qui fut forcée de s'éloigner, et avoir fait jeter un pont à l'embouchure du fleuve, le général **HABERT** mit sa division en mouvement à midi et s'avança, sous un feu violent d'artillerie et de mousqueterie, sur les retranchements du Lazareth, qui bordaient la plage ; il s'était fait précéder par une centaine de cavaliers ayant des voltigeurs en croupe, qui, après avoir passé à gué la plage, tournèrent les retranchements et les prirent par la gorge, pendant que la division les abordait de front. Le capitaine **PEYRE**, du 117e, pénétra le premier, à la tête de sa compagnie, dans les retranchements ennemis ; son exemple donna l'élan, et les Espagnols furent culbutés et refoulés sur la ville. Le général **HABERT** continua sa marche vers l'ouest, de manière à se relier par sa gauche au général **HARISPE**. A la nuit, tous les dehors de Valence étaient libres, et l'investissement complètement achevé sur l'une et l'autre rive. Nos pertes, d'environ 400 tués ou blessés, presque tous Italiens, étaient minimes relativement au résultat obtenu ; 24 pièces de canon et quelques centaines de prisonniers étaient en outre tombés en notre pouvoir[1].

---

1 Composition de l'armée de siège :
Commandant en chef : maréchal SUCHET.

ARMÉE D'ARAGON.

1re division. Général MUSNIER. 114e, 121e de ligne, 1er et 2e de la Vistule.
2e Général HARISPE. 7e, 44e, 116e de ligne, 3e de la Vistule.
3e Général HABERT. - Général MONTMARIE, 5e léger, 16e de ligne. - Général BRONIKOWSKI, 117e de ligne.
Le 117e de ligne a 3 bataillons et 1,265 hommes présents au 31 décembre.
Division italienne. Général PALOMBINI. 4 régiments italiens, 3 escadrons.
Brigade napolitaine. Général FERRIER. 3 bataillons, 2 escadrons.
Cavalerie. Général BOUSSARD. 4e hussards, 24e dragons, 13e cuirassiers.

Les jours suivants, les troupes prirent leurs campements autour de la place, à environ 1,200 mètres des ouvrages, et l'on commença la construction des redoutes sur les routes de Quarte et de Murcie. La division **HABERT**, formant l'extrême droite, s'appuya au Guadalaviar, près de la mer, à sa gauche les divisions **REILLE, SÉVÉROLI,** et à cheval sur le fleuve la division **PALOMBINI**. La division **MUSNIER**, une brigade du corps **REILLE** et les Napolitains garnissaient la rive gauche.
Dans la nuit du 28, l'ennemi tenta une grande sortie par le pont supérieur pour s'échapper par la rive gauche ; son avant-garde seule parvint à gagner la campagne ; le reste fut refoulé, repassa le pont et rentra en ville. Dans la nuit du 30, une nouvelle sortie eut lieu contre la division **SÉVÉROLI** et fut repoussée.
La tranchée fut ouverte, dans la nuit du 1er au 2 janvier 1812, sur deux points : devant le faubourg Saint-Vincent et devant l'Olivette. La construction des cheminements et des batteries marcha rapidement les jours suivants, malgré le feu de l'ennemi et le mauvais temps. Dans la matinée du 5 janvier, l'on s'aperçut que les Espagnols évacuaient le camp retranché et se retiraient dans l'enceinte de la ville. Profitant de cette circonstance, nos troupes escaladèrent immédiatement les fronts d'attaque, pénétrèrent dans les lignes, où elles trouvèrent 80 pièces de canon, s'établirent dans les maisons du faubourg et y commencèrent des communications pour arriver à couvert. La nuit suivante, des bombes furent lancées sur la ville pour effrayer la population et la garnison ; une sommation étant restée sans effet, le bombardement continua le 7 et le 8. Pendant ces deux jours, cinq nouvelles batteries furent construites et armées, et elles allaient ouvrir la brèche, lorsque le général **BLAKE**, acceptant enfin nos propositions, capitula. La prise de Valence fit tomber en notre pouvoir près de 20,000 prisonniers, 21 drapeaux, 2,000 chevaux, 393 canons, etc.
Il fallut ensuite achever la soumission de tout le pays. La division **HARISPE** fut portée en avant de Xucar à Saint-Philippe et à Alcoy ; la division **HABERT** prit position à sa gauche et occupa Alcira, Cullera, Gandia et Denia. Cette dernière ville, pourvue de 66 pièces de canon, entourée de fossés et de murs, et en état de se défendre, se soumit sans résistance ; l'avant-garde de l'armée fut poussée jusqu'à Castalla. Le corps de réserve du général **REILLE** fut envoyé sur l'Ebre, et la division **MUSNIER** alla faire le siège de Peniscola.
Pendant toute l'année 1812 et jusqu'au mois de juillet 1813, l'armée d'Aragon resta dans ses positions du Xucar, en avant de Valence. Les événements qui se passèrent dans les autres parties de la Péninsule et sa faiblesse numérique la forcèrent de rester sur la défensive. Dans quelques circonstances cependant, elle passa à l'offensive, dans le but de tâter les corps espagnols qui se formèrent à Alicante ou les troupes anglaises qui y débarquèrent à plusieurs reprises.
Les premiers mois de 1812 furent tranquilles, et il n'y a à mentionner dans cette période de temps que le départ des régiments de la Vistule (régiments formés de Polonais), rappelés en France afin de prendre part à la campagne qui se préparait contre la Russie. Les troisièmes bataillons partirent également pour la France, après avoir versé leurs hommes dans les deux premiers bataillons. Ils y allèrent chercher des conscrits et devaient rejoindre ensuite leurs corps en Espagne, réunis en régiments de marche jusqu'à leur destination. Ce départ amena une nouvelle organisation de l'armée d'Aragon, qui continua à avoir trois divisions :

1re division. Général **MUSNIER**. 14e, 114e, 121e de ligne. 7 bataillons.

Artillerie. Général VALÉE.
Génie. Général ROGNIAT.

CORPS DE RÉSERVE.

1re division. Général REILLE. 10e, 20e, 60e, 81e de ligne.
Division italienne. Général SÉVÉROLI. 3 régiments italiens, 3 escadrons.
Cavalerie. 9 hussards.
Force totale : 33,800 hommes,

2e — Général **HARISPE**. 1er léger, 7r, 116or de ligne. 7 bataillons.
3e — Général **HABERT**. - Général **MONTMARIE**, 16e, 44e de ligne. 4 bataillons. Général **GUDIN**, 117e de ligne. 2 bataillons.

Par suite de la rentrée des hommes qui se trouvaient détachés sur différents points, la force du régiment s'élevait encore à 1,560 hommes présents.
Vers la fin d'avril, le maréchal **SUCHET**, voulant s'assurer de ce qui se passait sous les murs d'Alicante, réunit toutes les compagnies d'élite de la division **HARISPE** avec une brigade de cavalerie, pour marcher sur cette place par Xixona, tandis que le général **GUDIN**, à la tête de dix compagnies du 16e et du 117e, devait s'avancer par le chemin de Muchamiel. La difficulté des chemins ayant retardé l'arrivée du général **HARISPE**, le général **GUDIN** eut à soutenir pendant quatre heures l'effort d'une nombreuse garnison qui manœuvrait déjà pour lui couper la retraite, lorsque le 24e dragons, par un mouvement rapide, se porta sur le seul point par où l'ennemi pouvait se retirer, le contraignit à une fuite précipitée, chargea son arrière-garde et avança audacieusement sous les murs de la ville.
Le lieutenant **LEPIN** fut cité pour s'être précipité avec quelques voltigeurs de la 2e compagnie sur une nuée d'Espagnols qui inquiétaient notre flanc gauche, et les avoir mis en fuite, après en avoir tué un grand nombre. Cet officier fut blessé.
A la suite de cette affaire, le 117e occupa de Benidorme. Denia, Benidorme et Villajoyosa. Les 3 et 4 mai, la 2e compagnie de voltigeurs eut une affaire contre un brick anglais dans le port de Benidorme.
Dans le courant de juillet, le 21, pendant qu'une attaque de front était dirigée contre le général **HARISPE**, vers Castalla, la flotte anglaise se montra en vue de Denia et de Cullera ; elle s'approcha assez des forts de la côte pour être canonnée. Le général **GUDIN** avec le 117e prenait ses dispositions pour repousser un débarquement, lorsque, vers le soir, le vent changea subitement et força la flotte à gagner le large, où elle resta en vue pendant plusieurs jours.
Dans les premiers jours d'août, le maréchal **SUCHET** apprit en même temps et la perte de la bataille de Salamanque, et la marche en avant de l'armée espagnole d'Alicante qui venait d'être renforcée par une division anglaise débarquée par la flotte. Il fit évacuer Alcoy et Castalla par le général **HARISPE**, Benidorme et Villajoyosa par le général **GUDIN**, et concentra ses troupes autour de Saint-Philippe. Il fit élever des ouvrages de campagne, construire un pont de bateaux sur le Xucar, près d'Albérique, avec une tête de pont.
Le 19 août, l'armée ennemie, qui avait occupé en avant d'Alicante le pays que nous avions quitté, commença tout d'un coup sa retraite avec quelque précipitation. Elle était causée par l'approche du **roi Joseph** qui, avec l'armée du Centre, avait évacué Madrid à la suite de la journée de Salamanque et s'était dirigé sur Valence. L'arrivée de ces renforts permit à l'armée d'Aragon de se reporter en avant ; la division **HARISPE** alla occuper Fuente-la-Higuera, Moxente ; la division **HABERT** Alcoy, Denia. Le mois suivant, le général en chef eut des nouvelles de l'armée du Midi (maréchal Soult), qui avait également évacué l'Andalousie et qui, le 2 octobre, vint occuper Albacete, Yécla, Almanza, et se mettre en communication avec les deux armées du Centre et de l'Aragon. Six jours de repos furent donnés aux troupes du maréchal **SOULT** ; de nouvelles opérations furent combinées, et les deux armées du Centre et du Midi reprirent le chemin de Madrid, laissant l'armée d'Aragon dans ses positions : le général **HARISPE** à Moxente, Fuente-la-Higuera, et occupant le col d'Almanza ; le général **HABERT** à Béniganim, Albayda, Concentaina, et occupant le col d'Adzaneta. La 1re division, qui jusqu'ici était restée sur les derrières vers Tortose, vint à Canalès et Saint-Philippe, et envoya un détachement à Denia.
Une affaire avait eu lieu quelques jours auparavant dans ce dernier port. Dans la nuit du 4 au 5 octobre, la flotte anglaise avait débarqué près de Denia environ 1,200 hommes et 2 pièces de canon.

Le général anglais forma sa troupe dans un ravin, mit ses pièces en batterie et marcha sur le fort en repoussant les avant-postes français, qui se replièrent en bon ordre. Il envoya ensuite une sommation au commandant supérieur de Denia, le chef de bataillon d'artillerie **BONAFOUS** ; mais ce brave officier, au lieu de se laisser intimider par de vaines menaces, marcha à l'ennemi avec le détachement du 117e employé sous ses ordres, et profitant de l'arrivée d'une compagnie de voltigeurs qui se trouvait en reconnaissance sur ce point et était accourue au bruit du feu, il attaqua simultanément les Anglais de front et par leur gauche, les rejeta rapidement sur le rivage et les força à se rembarquer, laissant plus de 30 morts sur le terrain. Les capitaines **CERUTY** et **FOUBERT-DELAIZE** méritèrent les plus grands éloges pour leur brillante conduite à ce combat ; le sergent-major **RATHIER** s'y fit remarquer plusieurs fois pour sa bravoure et y fut blessé.
Le général **Isidore LAMARQUE** avait en même temps amené, outre les deux régiments de sa brigade, quelques bataillons de marche appartenant à l'armée d'Aragon. Le 3e bataillon du 117e en faisait partie et rejoignit le régiment dans ses positions d'Alcoy.
Quelques jours après, le maréchal voulant prévenir des attaques plus importantes, marcha avec ses trois divisions contre l'armée ennemie, portée en avant d'Alicante. Mais les Anglo-Espagnols se retirèrent sous le canon de la place, et après divers engagements les troupes françaises rentrèrent dans leurs cantonnements. Le général en chef fit ensuite continuer les travaux de défense déjà commencés à Moxente, à Alcoy et du côté de la mer. Pendant près de trois mois il ne reçut aucune nouvelle de ce qui se passait dans le reste de l'Espagne ; il conserva ses positions, n'entreprenant rien contre l'ennemi et se bornant à repousser sur divers points ses attaques partielles. La division **HABERT**, placée, selon les manœuvres de l'ennemi, tantôt en avant, tantôt en arrière d'Alcoy, déploya toujours la même activité, l'attaqua fréquemment et repoussa ses tentatives avec un égal succès. Le 16 novembre, le général **GUDIN** battit à Alcoy une avant garde-ennemie. Le 28 décembre, il s'empara du col de San-Antonio.
A la fin de décembre, l'ennemi, qui s'était porté en avant, fit de nouveau une marche rétrograde. L'on apprit en effet, quelques jours après, que le **roi Joseph** était rentré à Madrid, que les Anglais s'étaient avancés jusqu'à Burgos, mais qu'ils avaient dû, par suite de la belle résistance de cette place et de la marche des armées françaises, se retirer en Portugal. Un moment de répit fut ainsi laissé à l'armée d'Aragon ; elle en profita pour compléter ses mesures de défense. La position de Moxente fut retranchée par des travaux considérables ; les passages dans les montagnes, à gauche de Moxente jusqu'à Alcoy et à la mer, furent fermés. Un second pont de bateaux fut construit près du premier, sur le Xucar.
Pendant les trois premiers mois de 1813, les Anglo-Espagnols ne voulurent rien entreprendre d'important. Il y eut sur différents points quelques petits engagements ; mais l'habilité des chefs et la valeur des soldats triomphèrent partout. Dans les derniers jours de mars, les hostilités reprirent avec plus de vivacité, et le 22 mars le 117e prit part à un combat livré près d'Alcoy.
Au commencement d'avril, un mouvement offensif fut combiné par le maréchal **SUCHET** pour essayer d'enlever une division ennemie qui, placée à Yécla, y paraissait assez en l'air. Dans la nuit du 10, il réunit l'élite de ses forces à Fuente-la-Higuera ; il fit porter le général **HARISPE** sur Yécla de nuit et par une marche rapide, tandis que lui-même se dirigeait sur Caudète avec la division **HABERT**, la cavalerie et la réserve aux ordres du général **ROBERT**. Le 11, pendant que le général **HARISPE** battait les Espagnols à Yécla, le maréchal arrivait à Caudète. Le lendemain 12, il se porta sur Villena pour y attaquer les forces qui en sortaient venant au secours de Yécla. L'ennemi fut repoussé ; l'on entra dans Villena à sa suite, et sans s'arrêter la division **HARISPE** alla prendre position sur la route de Sax, et le général **HABERT** fut dirigé sur la route de Castalla, où l'ennemi en retraite occupait le défilé de Biar. Il y garnissait des hauteurs d'un accès difficile avec de l'artillerie dans les intervalles ; mais débordé sur les ailes et attaqué vivement sur le centre, il dut

battre en retraite, s'arrêtant toutefois de position en position, et rentra à la nuit à Castalla, laissant en nos mains une centaine de prisonniers et deux bouches à feu.
Le jour suivant, 13, les Anglo-Espagnols tenant toujours Castalla, occupaient en avant de cette ville une montagne qui nous empêchait de voir leurs camps et de juger de leurs forces. Le maréchal, détachant sur sa gauche sa cavalerie vers Onil, fit attaquer par les compagnies d'élite des généraux **HABERT** et **ROBERT**. Ces compagnies exécutèrent cette attaque avec toute la valeur et l'audace qu'on pouvait attendre d'elles ; l'ennemi les laissa approcher jusqu'à la portée du fusil, et faisant sur elles un feu terrible, joncha le terrain de morts et de blessés. Cet accueil inattendu força les colonnes à rétrograder avec quelque précipitation, et leur perte fut considérable. Devant cette vive résistance, le maréchal ne voulut point renouveler ses attaques et se borna à réparer le désordre qui s'était produit dans ses troupes. Celles-ci, formées en échelons, effectuèrent leur retraite sur Biar et sur Villena, dans une attitude si imposante, que les Anglais ne furent point tentés de les poursuivre. Nos pertes dans ces trois journées dépassaient 800 hommes, et l'on avait fait 2,000 prisonniers.
Les armées reprirent les positions respectives qu'elles occupaient précédemment, continuant à livrer une série de combats partiels, parmi lesquels il faut citer celui du 20 mai, vers Alcoy. L'ordre du jour de l'armée porte que cette dernière affaire honore le colonel **MATHIS** et les soldats qui y ont pris part.
Dans les premiers jours de juin, le maréchal, obligé de se transporter avec une partie de ses forces (1re division, réserve, brigade de cavalerie) sur Tarragone, investie par une armée anglaise, avait laissé le commandement au général **HARISPE**. Ce général, selon les instructions qu'il avait reçues, fit rétrograder les troupes pour s'établir sur la ligne du Xucar ; elles y occupèrent sur la rive gauche des positions retranchées et furent suivies dans leur mouvement par les forces espagnoles.
Le 13 juin, l'ennemi fit une attaque générale sur les ponts, vers Albérique et sur Alcira. A la tête de pont, la journée se passa en combat d'artillerie, et nos tirailleurs se maintinrent sur la rive droite en avant de cet ouvrage. A Alcira l'attaque fut plus sérieuse. L'ennemi s'y portait par les deux routes de Carcagente et de Gandia. Le général **HABERT**, laissant approcher la principale colonne ennemie jusque près du faubourg, marcha à elle et la chargea à la tête du 14e de ligne et d'un escadron de hussards, au moment où elle allait se déployer. Cette colonne fut renversée, eut près de 400 tués et perdit plus de 600 prisonniers. Cette action fut si prompte, que le général **HABERT** eut temps de venir immédiatement sur la gauche appuyer le général **GUDIN** qui, avec le 16e de ligne, se portait au devant de 3,000 Espagnols se présentant par la route de Gandia. Le 117e accourut en même temps sur le flanc, et les Espagnols, pris de trois côtés, durent se retirer en désordre et avec d'assez grandes pertes.
Quelques jours après, le maréchal **SUCHET** revint de Tarragone, qu'il avait réussi à débloquer en forçant l'armée anglaise à se rembarquer. Voulant tirer parti des avantages obtenus les jours précédents, il se porta de nouveau contre les Espagnols ; il réunit son armée le 26 juin et marcha contre l'ennemi ; mais celui-ci, refusant d'en venir aux mains, abandonna les hauteurs sur lesquelles il était retranché et rentra dans les lignes de Castalla, pendant que les généraux **HARISPE** et **HABERT** revinrent occuper Canalès et Saint-Philippe.
Les jours suivants, le général en chef reçut la nouvelle de la bataille de Vittoria, livrée le 21 juin ; la perte de cette bataille, qui rejetait les Français au-delà des Pyrénées, changeait tellement la position du maréchal qu'il se vit contraint d'évacuer immédiatement le pays de Valence. L'armée quitta ses positions, repassa le Xucar en détruisant les ponts, évacua Valence le 5 juillet, et marchant sur plusieurs routes, vint se placer le 12 la droite à Caspe, le centre à Gandessa et la gauche à Tortose. Le maréchal y apprit que tout l'Aragon, ainsi que Saragosse, étaient au pouvoir de l'ennemi, et que les troupes qui l'occupaient s'étaient retirées sur la frontière par Jaca. Sa position n'était plus tenable devant l'Ebre, et du 14 au 15 juillet son armée passa cette rivière à Méquinenza, Mora, Tortose et se porta ensuite sur Reuss-Valls et Tarragone, et arriva dans la plaine de Villafranca, où elle se

concentra pour vivre des ressources du pays ; elle occupa également Villanova de Sitgès, et son avant-garde fut établie à Vendrell. Elle avait derrière elle en seconde ligne l'armée de Catalogne sous le général **DECAEN**.
Dans sa retraite, le maréchal **SUCHET** avait laissé des garnisons à Denia, Sagonte, Peniscola, Morella, Tortose, Méquinenza, Lerida et Tarragone. Il avait toujours été suivi par l'ennemi qui, marchant lentement et à distance, se borna à occuper le terrain à mesure que nous le cédions et à bloquer les places qu'il rencontrait, et qui vint dans les premiers jours d'août prendre position sur la Gaya, en avant de Tarragone. Cette ville, dont une partie des fortifications avait été détruite, n'était pas susceptible d'une longue défense ; aussi le maréchal se décida-t-il à aller à son secours. Il appela à lui une partie de l'armée de Catalogne et réunit ses forces à Villafranca. Le 14 août, il fit porter en avant les divisions **HARISPE** et **HABERT** avec la cavalerie par la route de Vendrell et d'Altafulla, uniquement dans le but d'attirer de ce côté l'attention de l'ennemi, car près du rivage les colonnes auraient eu trop à souffrir du canon de la flotte. Le 117e y eut en effet, près de Torredenbarra, un combat avec les embarcations anglaises. Devant cette démonstration l'ennemi abandonna ses positions de Brafin et du col de Sainte-Christine et vint se mettre en bataille en avant de Tarragone. Le 15 août, les Français traversèrent la Gaya, et le général **DECAEN** s'approcha de Valls et du Francoli ; mais l'ennemi ne nous attendit pas. Dans la nuit, il opéra sa retraite sur Reuss et sur Cambrils, Poursuivi le 16 et le 17, il continua à s'éloigner en bon ordre au-delà des défilés de l'Hospitalet, flanqués par toute la flotte anglaise, et devant lesquels la division **HABERT** dut s'arrêter. Pendant ce temps l'on travaillait avec la plus grande activité pour achever la démolition et l'évacuation de Tarragone. Dans la nuit du 18 août, on fit sauter ce qui restait des fortifications, et l'armée rentra dans ses positions ; mais peu après les ressources de la plaine de Villafranca se trouvèrent épuisées, et elle fut ramenée sur la ligne du Llobregat.
Par suite des garnisons qui avaient été laissées dans les différentes places, des changements avaient été apportés dans la composition de l'armée d'Aragon. La 3e division, toujours commandée par le général **HABERT**, avait dans sa 1re brigade, général **GUDIN**, deux bataillons de chacun des 14e et 16e de ligne, et dans sa 2e brigade un bataillon de chacun des 3e léger et 11e de ligne et trois bataillons du 117e.
En septembre, l'armée française reprit l'offensive contre l'armée anglo-espagnole, qui nous avait remplacés à Villafranca, avait établi son avant-garde dans des retranchements au col d'Ordal et menaçait notre droite vers Martorell.
Le 12 septembre, à la nuit, le maréchal **SUCHET** réunit au pont de Molins-del-Rey une partie des forces du général **DECAEN**, les divisions **HARISPE** et **HABERT**, et la cavalerie. A huit heures du soir, nos colonnes se portèrent sur Ordal, le général **HARISPE** et la cavalerie par la route royale, le général **HABERT** par les défilés de Bégas et d'Avinyonet, le général **DECAEN** par Martorell et San-Saturni. Au sommet du col, trois redoutes établies sur des hauteurs dominantes commandaient au loin la route ; elles étaient défendues par une division anglaise. La division **HARISPE** se porta sur la première de ces redoutes ; l'ennemi y fit une résistance opiniâtre : deux fois nous y entrâmes ; deux fois il nous en chassa. A une troisième attaque, elle resta enfin en notre pouvoir. Le général **HARISPE** se porta aussitôt sur les autres ouvrages que le général **HABERT** attaquait de front et par la gauche ; tout fut enlevé avec impétuosité, et l'ennemi dut battre en retraite, abandonnant beaucoup de morts et de blessés. Le maréchal continua sa marche de nuit pour arriver au jour devant Villafranca, où le général **DECAEN** se rendait de son côté par la Noya et Saint-Cugat. Le 13 au matin, il s'arrêta à une lieue de Villafranca et déploya son infanterie derrière un rideau pour la masquer. L'armée ennemie était formée en bataille sur trois lignes devant Villafranca ; mais avertie de l'approche du général **DECAEN**, elle ne nous attendit pas, battit en retraite par la route de Tarragone, poursuivie par notre cavalerie, qui sabra leur arrière-garde, et ne s'arrêta qu'à Vendrel.

Le passage de la Bidassoa le 7 octobre, par **WELLINGTON**, qui transportait ainsi la guerre sur le territoire français, ne permit plus au maréchal **SUCHET** des opérations offensives ; il resta sur le Llobregat, couvrant Barcelone et la Haute-Catalogne. Ses forces, armées d'Aragon et de Catalogne réunies, montant à environ 32,000 hommes, subirent en peu de temps des réductions considérables par le départ des troupes italiennes rappelées dans leur pays, par le désarmement des troupes allemandes encadrées dans les armées françaises, et par des envois en France. A la fin de décembre, elle ne dépassait pas 23,000 hommes, et le 117e avait environ 1,800 hommes présents dans ses trois bataillons. Chaque régiment avait dû envoyer en France 120 hommes, sous-officiers, caporaux et soldats, pour former les cadres d'un sixième bataillon. Ces bataillons devaient recevoir, habiller et armer les conscrits destinés à l'armée, et être organisés en divisions de réserve. Ceux de l'armée d'Aragon allèrent à Montpellier, afin d'y former la 3e division de réserve. Mais, par suite des événements, ces divisions ne reçurent qu'un nombre excessivement restreint de conscrits et ne purent être formées. Au mois de mars 1814, la 3e division de réserve ne comprenait encore pour tous les régiments de l'armée d'Aragon que 1,648 hommes qui n'étaient ni armés ni habillés.
La conservation de Barcelone et de ses forts (mont Jouich et citadelle) ayant été jugée nécessaire par le gouvernement français, la sûreté et l'approvisionnement de cette place occupèrent le maréchal pendant les derniers mois de l'année ; il désigna pour gouverneur le général **HABERT**, qui devait la défendre avec sa division.
Au mois de janvier 1814, en même temps du Llobregat. qu'il apprenait le passage du Rhin par les alliés, le maréchal recevait du ministre de la guerre l'ordre d'envoyer à Lyon sa cavalerie et la moitié de son infanterie. Au moment où il allait envoyer ces troupes et se retirer avec ce qui devait lui rester dans la Haute-Catalogne, il se vit attaquer, le 16 janvier, dans les positions qu'il occupait sur le Llobregat, depuis Molins-del-Rey jusqu'à San-Boy. Nos troupes, pressées par des forces supérieures, durent quitter la rive droite et venir s'établir sur la rive gauche dans une attitude défensive. Huit bataillons de la division **HABERT** s'avancèrent pour les soutenir et cherchèrent même à attirer l'ennemi en deçà du Llobregat, près des redoutes de Saint-Feliu, en même temps que marchaient quelques troupes campées à Granollers ; mais l'ennemi se borna à son attaque de la rive droite. Notre perte fut d'environ 200 tués ou blessés.
Le 1er février, le maréchal **SUCHET**, après avoir envoyé 10,000 hommes en France, quitta Barcelone, y laissant le général **HABERT** avec sa division, et rejoignit son armée, concentrée autour de Gerone.
Cette division, qui comptait dix bataillons dont trois du 117e, et dont la force montait à 7,800 combattants, était bloquée dès le lendemain. Pendant trois mois elle fit des travaux immenses, contint une armée assiégeante forte de 25,000 hommes, ne perdit aucun des ouvrages et fit de nombreuses sorties. Parmi celles auxquelles participa le régiment, il faut citer celles du 3 février, du 22 février et du 12 mars. Dans la nuit du 30 au 31 mars, l'ennemi se présenta devant un poste commandé par le sergent de voltigeurs **CHAILLOT** du 117e, et essaya d'enlever ce poste en se servant d'un nom respectable pour abuser de notre confiance ; mais sa ruse fut inutile, et il dut se retirer après une courte fusillade. Le sergent **CHAILLOT** reçut des éloges pour la fermeté et l'intelligence qu'il avait montrées. Le 16 avril eut lieu la dernière sortie de la garnison. A partir de ce moment et par suite des négociations entamées avec les alliés, les hostilités furent suspendues.
La convention relative à la reddition des places espagnoles, quoique signée dans les derniers jours d'avril, subit des retards dans son exécution, et ce ne fut qu'à la fin de mai que Barcelone fut remise aux autorités espagnoles et que la garnison put quitter cette ville, emmenant avec elle ses armes, ses bagages et quatre pièces d'artillerie. Elle rentra en France le 1er juin et fut placée jusqu'au licenciement des régiments dans l'armée du Midi, qui avait été formée de la réunion de l'armée des Pyrénées, ancienne du maréchal **SOULT**, de l'armée d'Aragon et de l'armée de Catalogne, et dont le commandement avait été donné au maréchal **SUCHET**.

HISTORIQUE DU 4e BATAILLON.

Nous n'avons relaté dans tout ce qui précède que les opérations auxquelles avaient pris part les trois premiers bataillons du 117e ; il nous reste encore, pour terminer l'historique du régiment, à dire ce qu'étaient devenues pendant ce temps les fractions restées en France.

Le 4e bataillon, rentré en France, comme on l'a vu, avec les prisonniers de Saragosse, était resté à Bayonne et y avait aussitôt entrepris l'instruction des conscrits dont la levée avait été ordonnée l'année précédente. Au mois de septembre 1811, trois compagnies de ce bataillon furent envoyées en Espagne ; elles opérèrent d'abord en Biscaye et furent rejointes quelques mois plus tard par le reste du bataillon, qui fut alors envoyé en Navarre pour y opérer contre les bandes de guérillas qui venaient de reparaître en très-grand nombre vers la frontière.

Au mois de juin 1813, alors que la bataille de Vittoria rejetait sur les Pyrénées les armées françaises du Centre, du Midi et du Portugal, le 4e bataillon était à Pampelune avec deux bataillons du 52e de ligne, un escadron de gendarmerie à cheval et des détachements de différents corps ; il concourut à la défense de cette place.

Bloquée dès le 26 juin, la garnison de Pampelune, forte de 3,500 hommes, se défendit valeureusement pendant 128 jours. Trop faible relativement au développement de la place, elle dut abandonner les positions extérieures et organisa la défense en vue d'un siège régulier. Elle contint pendant tout ce temps une armée de près de 20,000 hommes, qui se borna à un investissement très-resserré, et fit de nombreuses et vigoureuses sorties pour chercher des vivres, bouleverser les quelques travaux entrepris par l'ennemi, tâter ses forces, avoir des nouvelles et reconnaître la possibilité de forcer les lignes du blocus, si l'ordre venait à en être donné.

Parmi ces sorties, il faut citer celles des 1er, 11 et 19 juillet. A la fin de ce mois, le maréchal **SOULT**, qui venait d'être appelé au commandement en chef de l'armée des Pyrénées, reprit l'offensive et fit une marche en avant pour dégager Pampelune. Le 28 juillet, il vint livrer bataille en vue de la place aux troupes de **WELLINGTON** ; la canonnade, que l'on avait commencé à entendre la veille, dura toute la journée ; mais le lendemain le bruit s'éloigna peu à peu, et la garnison, qui, dans ces trois dernières journées, avait par de fortes sorties occupé l'ennemi pour seconder nos mouvements, vit les Anglais se reporter en avant. La bataille avait été perdue, et il n'y avait plus d'espoir d'être débloqué.

Les troupes, malgré cela, ne perdirent rien de leur ardeur. Ne touchant que des rations très-réduites et astreintes à un service pénible, elles continuèrent à marcher avec la même résolution. Dans la sortie du 9 septembre, le capitaine **JACQUEMART**, du 117e régiment, s'empara du fort du Prince, occupé par l'ennemi, y prit les vivres qu'il renfermait, après quoi il rentra. Dans celle du 10 octobre, toute la garnison prit les armes ; le capitaine **JACQUEMART** reprit encore une fois le fort du Prince et s'y maintint pendant plusieurs heures contre des forces très-supérieures. Le capitaine **JACQUEMART** et le sergent **GOSSELIN** furent cités comme s'étant particulièrement fait remarquer.

Mais la place de Pampelune qui, par suite du passage des armées françaises après la journée de Vittoria, n'avait au début du siège qu'un approvisionnement de vivres excessivement restreint, voyait tous les jours ses provisions diminuer. Dès le 26 juin, le gouverneur, général **CASSAN**, avait ordonné une réduction sur la ration. Pour prolonger sa défense, il profita de toutes les sorties et fit faire des expéditions très-fréquentes pour aller ramasser les légumes, le blé, le fourrage, etc., laissés sous les murs de la ville.

Dans les derniers jours d'octobre cependant, les vivres étaient presque épuisés. De réduction en réduction, la ration était progressivement descendue à 125 grammes de pain, 125 grammes de viande de cheval et 31 grammes de riz. Les soldats recherchaient avec la plus grande avidité les

chiens, les chats et les animaux les plus immondes, et se trouvaient dans un état d'abattement qu'on ne peut exprimer.
A bout de ressources et dans l'impossibilité de prolonger plus longtemps la résistance, le général **CASSAN** capitula le 31 octobre, et la place fut livrée à l'ennemi après qu'on eut distribué aux soldats les dernières rations qui restaient en magasin. Chaque soldat reçut pour trois jours 375 grammes de pain et 312 grammes de biscuit.
La garnison, qui comptait plus de 500 tués ou morts de maladie, et dut laisser dans les hôpitaux près de 400 blessés ou fiévreux, fut emmenée prisonnière en Angleterre.

Le 5e bataillon, fort de quatre compagnies, avait été organisé à Oléron (Basses-Pyrénées), où fut également placé le dépôt. En 1811, ce bataillon détacha deux compagnies qui allèrent d'abord à l'île de Ré, puis à l'île d'Oléron. En 1812, l'une de ces compagnies rentra, et l'autre fut mise à bord d'un vaisseau de la flotte.
L'Empereur venait d'ordonner que chaque vaisseau aurait comme garnison une compagnie de 150 hommes d'infanterie, tous anciens Français. Cette mesure avait pour but de prévenir les infidélités des matelots étrangers servant dans la marine française, et permettait d'avoir sur la flotte une force très-utile en cas de rencontre avec l'ennemi.
En avril 1812, une compagnie du 5e bataillon était sur le vaisseau le *Tourville*, à Rochefort. En 1813, elle fut placée sur le vaisseau le *Régulus*, dans le même port.
Les trois autres compagnies et le dépôt, ainsi qu'un 7e bataillon dont la création fut ordonnée et à peine commencée, participèrent, dans les derniers mois de 1813 et au commencement de 1814, à la défense des Pyrénées occidentales par le maréchal **SOULT**.

Dans les premiers mois de la Restauration, l'ex-armée impériale subit une réorganisation complète en vertu de l'ordonnance royale du 12 mai 1814. On ne conserva que quatre-vingt-dix régiments de ligne, et les régiments licenciés furent versés dans ceux conservés, auxquels on ne voulut pas cependant laisser leurs anciens numéros et qui reçurent de nouvelles dénominations. Le fond des 1er, 2e, 3e et 6e bataillons rentra dans la composition du 71e de nouvelle dénomination, ancien 82e ; le fond du 4e bataillon dans le nouveau 70e, ancien 81e ; et le fond des 5e et 7e bataillons dans le nouveau 69e, ancien 79e de ligne.
